L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. ☧ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

54me VOLUME. — 15me ANNEE

SOMMAIRE DU No 4 (Janvier 1902)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adre
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-30

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCE

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRAN

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

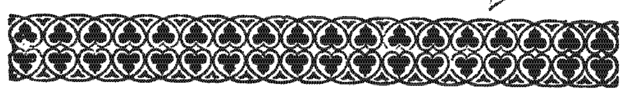
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

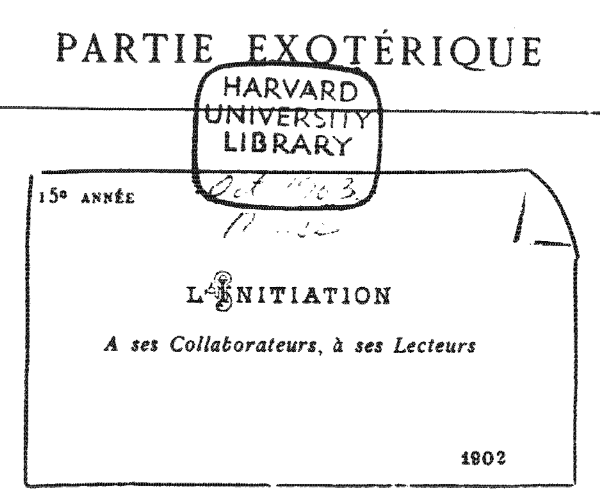
Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE



Les Arts Divinatoires

Le Visage et les Maladies.

Les anciens médecins hermétistes utilisaient beaucoup la physionomie dans la détermination des troubles organiques.

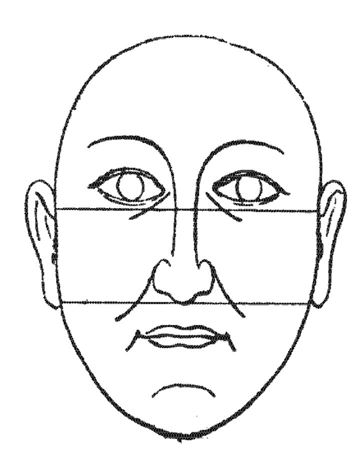
Nous allons aujourd'hui donner la clef de ces déterminations.

Le visage doit être, à cet effet, divisé en trois parties, comme l'indique la figure ci-contre.

La partie inférieure comprenant le menton et la bouche, va fournir des indications :

1° Au point de vue organique sur les troubles des intestins (langue chargée des embarras gastriques, langue rôtie de la fièvre et lèvres sèches de la péritonite, etc.);

2° Au point de vue animique sur les tendances de l'âme d'après les rapports des dents (l'être intérieur), aux lèvres (l'être extérieur), et d'après le mouvement des lèvres qui indiquent l'action de l'instinct sur l'individu ;



3° Au point de vue spirituel sur les rapports de l'esprit ou le plan des instincts par la constitution du menton et sa division (menton avançant des volontaires et fuyant des mélancoliques).

∴

La partie moyenne comprenant les narines, est la porte de la poitrine. Elle indique l'état des poumons

par l'état des pommettes (pneumonie-phtisie), et l'état du cœur par la dépression plus ou moins grande des plis limitant les ailes du nez (facies cardiaque).

Le plan du sentiment et des passions se révèle par l'étude des narines.

L'influence de l'esprit par la courbe du nez déterminait le tempérament.

*
* *

La partie supérieure, yeux, sourcils et front, est une des portes du cerveau et un de ses centres de manifestation à l'extérieur.

Le dessous des yeux suit l'état des centres organiques de reproduction, rattachés au plan supérieur.

Les pupilles se rapportent à l'état mental ; enfin les sourcils à l'action de l'esprit sur l'être psychique ou inconscient.

Le front est sillonné de lignes qui sont étudiées par un art spécial : *la Métoposcopie*.

*
* *

Suivant qu'un être, en parlant, agitera les lèvres, laissera palpiter ses narines ou fera agir son regard on verra à ce signe les instincts, les passions ou les idées pures qui le guident.

Le médecin autant que l'observateur ont donc une étude très sérieuse à entreprendre grâce aux révélations du visage, cette inévitable fenêtre du plan invisible de l'homme.

PAPUS.

Rêve prémonitoire

Nous extrayons des *Annales des sciences psychiques* (octobre 1899) le curieux récit suivant enregistré dans les *Proceedings* de la Société des Recherches psychiques de Londres.

« J'étais clerc étudiant chez un avoué de Norwich à l'époque où je fis le rêve qu'on va lire, et quoique ce soit arrivé au mois de mars de l'année 1861, ce rêve est aussi clair, aussi présent à ma mémoire que si je l'avais fait hier, et je l'ai raconté bien des fois. Cette année-là, M. C. (un clerc d'avoué lui aussi), ayant acheté un long steamer à roue pour la navigation sur la rivière (une sorte de steamer qui a été depuis supplanté par les chaloupes à vapeur), il convint avec moi que nous prendrions tous deux une semaine de vacances, et la passerions sur le bateau. Embarquant donc les provisions que nous jugions nécessaires (témérairement peut-être), nous partîmes seuls, sans mécanicien ni serviteurs d'aucune sorte. Notre tour projeté était charmant ; nous devions aller de Norwich à Yarmouth. Nous remontâmes la North River, c'est-à-dire la rivière Bure, jusqu'à Ade, revenant cette même nuit au quai du Nord Great Yarmouth, où



nous étions commodément amarrés, proue et poupe, à un « wherry » (terme local pour les barques qui transportent les marchandises). Nous étions entrés là vers 9 heures et demie du soir. La cabine était confortable, et nos lits aussi bons que chez nous. Je dois dire que les portes étaient de petites portes à deux battants, avec une fermeture contre le seuil à l'intérieur, et en haut une écoutille venant par-dessus, qu'assurait une barre de haut en bas. Je dois avoir dormi quelques heures avant que mon rêve n'ait commencé. Je croyais avoir les yeux ouverts, et il me semblait que le sommet de la cabine était devenu transparent, et je pouvais voir deux formes noires flottant dans l'air, près de la cheminée du bateau. Elles paraissaient être dans une conversation animée, et montraient tantôt l'embouchure de la rivière, tantôt les cordes par lesquelles le bateau était amarré ; à la fin, elles se retournèrent l'une vers l'autre et, après quelques gestes, semblèrent avoir résolu un plan d'action. Toutes deux flottaient dans l'air, l'une à la poupe, l'autre à la proue, et chacune tenait l'index bien tendu ; au même moment, chaque index toucha une corde, et instantanément la brûla comme eût fait un fer rouge. Le bateau, ainsi devenu libre, dériva aussitôt dans le rapide courant, passant d'abord près du quai sous le pont suspendu, puis sous le pont de fer, traversa les larges eaux de Braydon, vers le pont d'Yarmouth, puis descendit entre les lignes de navires qui sont là. Pendant tout ce temps, les deux formes noires flottaient dans l'air, au-dessus du bateau, et faisaient entendre des sons harmonieux. Il me sem-

blait que j'essayais de rompre le charme jeté sur moi, et d'éveiller mon compagnon, car je savais que si nous dérivions vers la mer nous serions sûrement submergés en traversant la barre. Mais je demeurais là étendu et impuissant. Mes yeux semblaient voir tous les objets familiers le long de ce trajet de deux milles et demi avant d'arriver à la mer. Enfin nous passâmes devant Southtown, puis devant le village de Gorleston, et nous arrivâmes enfin au dernier et brusque tournant de la rivière, où les eaux rapides se précipitaient en sautant par-dessus la barre jusqu'à la vaste mer. Enfin nous voilà tourbillonnant dans ces eaux, lorsque les sons musicaux, qui n'avaient jamais cessé, firent place à de hideux cris de triomphe que poussèrent les deux noires figures, tandis que le bateau commençait à enfoncer rapidement. Alors les eaux semblèrent atteindre ma bouche; j'étouffais, je me noyais. Par un terrible effort, je bondis hors de ma couche, enfonçai les portes pour passer, les brisant en mille pièces, et me trouvai en chemise, éveillé, à côté de la porte brisée. La nuit était calme, et il faisait un brillant clair de lune; instinctivement, je me tournai vers la corde principale. Horreur! elle venait de se casser; courant pour saisir la gaffe, je vis près de moi mon ami C., que le bruit de la porte brisée avait fait se lever; il poussa un cri quand il vit la corde de la poupe casser au même moment. Nous nous tînmes tous deux désespérément à la gaffe, écrasant nos jambes nues que rien ne protégeait; mais nos cris éveillèrent l'homme du wherry, qui vint à notre secours, nous fournissant des cordes neuves, et nous

pûmes nous tenir cois le reste de la nuit. Mon ami était en colère, et me dit des injures pour lui avoir brisé ses portes. Je lui contai alors tout mon rêve, dont j'étais encore tout excité. Le jour suivant, réfléchissant avec calme, je pus comprendre que si nous avions été endormis lorsque les cordes s'étaient cassées, la tragédie que j'avais rêvée se serait fatalement réalisée dans tous ses détails.

« William E. Brighten.

« Argyle House, Southend, Essex,
1884. »

Ce rêve est remarquable parce qu'en dehors de la prévision d'un événement futur, ce sujet a été informé de l'existence et de l'activité des agents invisibles qui étaient chargés de déterminer cet événement. On trouve représenté là le mécanisme très exact de la matérialisation d'un cliché astral : les deux formes élémentaux endormant l'esprit des navigateurs pour le plonger dans une fausse sécurité ; et poussant des cris de triomphe une fois leur ouvrage terminé.

Sédir.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Traité des excitants modernes (1)

Par H. de BALZAC

§ IV

DU TABAC

Je n'ai pas gardé sans raison le tabac pour le dernier ; d'abord cet excès est le dernier venu, puis il triomphe de tous les autres

La nature a mis des bornes à nos plaisirs. Dieu me garde de taxer ici les vertus militantes de l'amour, et d'effaroucher d'honorables susceptibilités ; mais il est extrêmement avéré qu'Hercule doit sa célébrité à son douzième travail, généralement regardé comme fabuleux aujourd'hui, que les femmes sont beaucoup plus tourmentées par la fumée des cigares que par les exigences de l'amour. Quant au sucre, le dégoût arrive promptement chez tous les êtres, même chez les enfants. Quant aux liqueurs fortes, l'abus donne à peine deux ans d'existence ; celui du café procure des maladies qui ne permettent pas d'en continuer l'usage. Au contraire, l'homme croit pouvoir fumer indéfiniment. Erreur. Broussais, qui fumait beaucoup, était taillé en hercule ; il devait, sans excès de travail et de

cigares, dépasser la centaine : il est mort dernièrement à la fleur de l'âge, relativement à sa construction cyclopéenne. Enfin un dandy tabacolâtre a eu le gosier gangréné, et comme l'ablation a paru justement impossible, il est mort.

Il est inouï que Brillat-Savarin, en prenant pour titre de son ouvrage *Physiologie du goût*, et après avoir si bien démontré le rôle que jouent dans ses jouissances les fosses nasales et palatiales, ait oublié le chapitre du tabac.

Le tabac se consomme aujourd'hui par la bouche après avoir été longtemps pris par le nez : il affecte les doubles organes merveilleusement constatés chez nous par Brillat-Savarin : le palais, ses adhérences et les fosses nasales. Au temps où l'illustre professeur composa son livre, le tabac n'avait pas, à la vérité, envahi la société française dans toutes ses parties comme aujourd'hui. Depuis un siècle, il se prenait plus en poudre qu'en fumée, et maintenant le cigare infeste l'état social. On ne s'était jamais douté des jouissances que devait procurer l'état de cheminée.

Le tabac fumé cause en prime-abord des vertiges sensibles ; il amène chez la plupart des néophites une salivation excessive, et souvent des nausées qui produisent des vomissements. Malgré ces avis de la nature irritée, le tabacolâtre persiste, il s'habitue. Cet apprentissage dure quelquefois plusieurs mois. Le fumeur finit par vaincre à la façon de Mithridate, et il entre dans un paradis. De quel autre nom appeler les effets du tabac fumé ? Entre le pain et du tabac à fumer, le pauvre n'hésite point ; le jeune homme

sans le sou qui use ses bottes sur l'asphalte des boulevards, et dont la maîtresse travaille nuit et jour, imite le pauvre ; le bandit de Corse que vous trouvez dans les rochers inaccessibles ou sur une plage que son œil peut surveiller, vous offre de tuer votre ennemi pour une livre de tabac. Des hommes d'une immense portée avouent que les cigares les consolent des plus grandes adversités. Entre une femme adorée et le cigare, un dandy n'hésiterait pas plus à la quitter que le forçat à rester au bagne s'il devait y avoir du tabac à discrétion ! Quel pouvoir a donc ce plaisir que le roi des rois aurait payé de la moitié de son empire, et qui surtout est le plaisir des malheureux ? Ce plaisir, je le niais, et l'on me devait cet axiome :

VI

Fumer un cigare, c'est fumer du feu.

Je dois à George Sand la clef de ce trésor ; mais je n'admets que le houka de l'Inde, ou le narguilé de la Perse. En fait de jouissances matérielles, les Orientaux nous sont décidément supérieurs.

Le houka, comme le narguilé, est un appareil très élégant, il offre aux yeux des formes inquiétantes et bizarres qui donnent une sorte de supériorité aristocratique à celui qui s'en sert aux yeux d'un bourgeois étonné. C'est un réservoir, ventru comme un pot du Japon, lequel supporte une espèce de godet en terre cuite où se brûle le tabac, le patchouli, les substances dont vous aspirez la fumée, car on peut fumer plusieurs produits botaniques, tous plus divertissants les uns que les autres. La fumée passe par de longs

tuyaux en cuir de plusieurs aunes, garnis de soie, de fil d'argent, et dont le bec plonge dans le vase au-dessus de l'eau parfumée qu'il contient, et dans laquelle trempe le tuyau qui descend de la cheminée supérieure. Votre aspiration tire la fumée, contrainte à traverser l'eau pour venir à vous par l'horreur que le vide cause à la nature. En passant par cette eau, la fumée s'y dépouille de son empyreume, elle s'y rafraîchit, s'y parfume sans perdre les qualités essentielles que produit la carbonisation de la plante, elle se subtilise dans les spirales du cuir, et vous arrive au palais, pure et parfumée. Elle s'étale sur vos papilles, elle les sature et monte au cerveau, comme des prières mélodieuses et embaumées vers la divinité. Vous êtes couché sur un divan, vous êtes occupé sans rien faire, vous pensez sans fatigue, vous vous grisez sans boire, sans dégoût, sans les retours sirupeux du vin de Champagne, sans les fatigues nerveuses du café. Votre cerveau acquiert des facultés nouvelles, vous ne sentez plus la calotte osseuse et pesante de votre crâne, vous volez à pleines ailes dans le monde de la fantaisie, vous attrapez vos papillonnants délires, comme un enfant armé d'une gaze qui courrait dans une prairie divine après des libellules, et vous les voyez sous leur forme idéale, ce qui vous dispose à la réalisation. Les plus belles espérances passent et repassent non plus en illusions, elles ont pris un corps, et bondissent comme autant de Taglioni, avec quelle grâce ! vous le savez, fumeurs ! Ce spectacle embellit la nature, toutes les difficultés de la vie disparaissent, la vie est légère, l'intelligence est claire, la

grise atmosphère de la pensée devient bleue ; mais, effet bizarre, la toile de cet opéra tombe quand s'éteint le houka, le cigare ou la pipe. Cette excessive jouissance, à quel prix l'avez vous conquise ? Examinons. Cet examen s'applique également aux effets passagers produits par l'eau-de-vie et le café.

Le fumeur a supprimé la salivation. S'il ne l'a pas supprimée, il en a changé les conditions, en la convertissant en une sorte d'excrétion plus épaisse. Enfin, s'il n'opère aucune espèce de sputation, il a engorgé les vaisseaux, il en a bouché ou anéanti les suçoirs, les déversoirs, papilles ingénieuses dont l'admirable mécanisme est dans le domaine du microscope de Raspail, et desquels j'attends la description, qui me semble d'une urgente utilité. Demeurons sur ce terrain.

Le mouvement des différentes mucosités, merveilleuse pulpe placée entre le sang et les nerfs, est l'une des circulations humaines les plus habilement composées. Ces mucosités sont si essentielles à l'harmonie intérieure de notre machine, que dans les violentes émotions il s'en fait en nous un rappel violent pour soutenir leur choc à quelque centre inconnu. Enfin, la vie en a si soif, que tous ceux qui se sont mis dans de grandes colères peuvent se souvenir du dessèchement soudain de leur gosier, de l'épaississement de leur salive et de la lenteur avec laquelle elle revient à son état normal. Ce fait m'avait si violemment frappé que j'ai voulu le vérifier dans la sphère des plus horribles émotions. J'ai négocié longtemps à l'avance la faveur de dîner avec des personnes que des raisons publiques éloignent

de la société : le chef de la police de sûreté et l'exécuteur des hautes œuvres de la cour royale de Paris, tous deux d'ailleurs citoyens, électeurs, et pouvant jouir des droits civiques comme tous les autres Français. Le célèbre chef de la police de sûreté me donna pour un fait sans exception que tous les criminels qu'il avait arrêtés sont demeurés entre une et quatre semaines avant d'avoir recouvré la faculté de saliver. Les assassins étaient ceux qui la recouvraient le plus tard. L'exécuteur des hautes œuvres n'avait jamais vu d'homme cracher en allant au supplice, ni depuis le moment où il lui faisait la toilette.

Qu'il nous soit permis de rapporter un fait que nous tenons du commandant même sur le vaisseau de qui l'expérience a eu lieu, et qui corrobore notre argumentation.

Sur une frégate du roi, avant la Révolution, en pleine mer, il y eut un vol commis. Le coupable était nécessairement à bord. Malgré les plus sévères perquisitions, malgré l'habitude d'observer les moindres détails de la vie en commun qui se mène sur un vaisseau, ni les officiers ni les matelots ne purent découvrir l'auteur du vol. Ce fait devint l'occupation de tout l'équipage. Quand le capitaine et son état-major eurent désespéré de faire justice, le contremaître dit au commandant : — Demain matin je trouverai le voleur. — Grand étonnement. Le lendemain le contremaître fait ranger l'équipage sur le gaillard en annonçant qu'il va rechercher le coupable. Il ordonne à chaque homme de tendre la main, et lui distribue une petite quantité de farine. Il passe la revue en com-

mandant à chaque homme de faire une boulette avec la farine en y mêlant de la salive. Il y eut un homme qui ne put faire sa boulette, faute de salive. — Voilà le coupable, dit-il au capitaine Le contremaître ne s'était pas trompé.

Ces observations et ces faits indiquent le prix qu'attache la nature à la mucosité prise dans son ensemble, qui déverse son trop-plein par les organes du goût, et qui constitue essentiellement les sucs gastriques, ces habiles chimistes, le désespoir de nos laboratoires. La médecine vous dira que les maladies les plus graves, les plus longues, les plus brutales à leur début, sont celles que produisent les inflammations des membranes muqueuses. Enfin le coryza, vulgairement nommé rhume de cerveau, ôte pendant quelques jours les facultés les plus précieuses, et n'est cependant qu'une légère irritation des muqueuses nasales et cérébrales.

De toute manière, le fumeur gêne cette circulation, en supprimant son déversoir, en éteignant l'action des papilles, ou leur faisant absorber des sucs obturateurs. Aussi, pendant tout le temps que dure son travail, le fumeur est-il presque hébété. Les peuples fumeurs, comme les Hollandais, qui ont fumé les premiers en Europe, sont essentiellement apathiques et mous ; la Hollande n'a aucun excédent de population. La nourriture ichthyophagique à laquelle elle est vouée, l'usage des salaisons, et un certain vin de Touraine fortement alcoolisé, le vin de Vouvray, combattent un peu les influences du tabac ; mais la Hollande appartiendra toujours à qui voudra la prendre ; elle n'existe que

par la jalousie des autres cabinets, qui ne la laisseraient pas devenir française. Enfin le tabac, fumé ou chiqué, a des effets locaux dignes de remarque. L'émail des dents se corrode, les gencives se tuméfient et sécrètent un pus qui se mêle aux aliments et altèrent la salive.

Les Turcs, qui font un usage immodéré du tabac, tout en l'affaiblissant par des lessivages, sont épuisés de bonne heure. Comme il est peu de Turcs assez riches pour posséder ces fameux sérails où ils pourraient abuser de leur jeunesse, on doit admettre que le tabac, l'opium et le café, trois agents d'excitations semblables, sont les causes capitales de la cessation des facultés génératives chez eux, où un homme de trente ans équivaut à un Européen de cinquante ans. La question du climat est peu de chose : les latitudes comparées donnent une trop faible différence.

§ V

CONCLUSIONS

La régie fera sans doute contredire ces observations sur les excitants qu'elle a imposés ; mais elles sont fondées, et j'ose avancer que la pipe entre pour beaucoup dans la tranquillité de l'Allemagne ; elle dépouille l'homme d'une certaine portion de son énergie. Le fisc est de sa nature stupide et antisocial ; il précipiterait une nation dans les abîmes du crétinisme pour se donner le plaisir de faire passer des écus d'une

main dans une autre, comme font les jongleurs indiens.

De nos jours, il y a dans toutes les classes une pente vers l'ivresse, que les moralistes et les hommes d'État doivent combattre, car l'ivresse, sous quelque forme qu'elle se manifeste, est la négation du mouvement social. L'eau-de-vie et le tabac menacent la société moderne. Quand on a vu, à Londres, les palais du gin, on conçoit les sociétés de tempérance.

Brillat-Savarin, qui l'un des premiers a remarqué l'influence de ce qui entre dans la bouche sur les destinées humaines, aurait pu insister sur l'utilité d'élever sa statistique au rang qui lui est dû, en en faisant la base sur laquelle opéreraient de grands esprits. La statistique doit être le budget des choses ; elle éclairerait les graves questions que soulèvent les excès modernes relativement à l'avenir des nations.

Le vin, cet excitant des classes inférieures, a dans son alcool un principe nuisible ; mais au moins veut-il un temps indéfinissable, en rapport avec les constitutions, pour faire arriver l'homme à ces combustions instantanées, phénomènes extrêmement rares.

Quant au sucre, la France en a été longtemps privée, et je sais que les maladies de poitrine, qui, par leur fréquence dans la partie de la génération née de 1800 à 1815, ont étonné les statisticiens de la médecine, peuvent être attribuées à cette privation ; comme aussi le trop grand usage doit amener des maladies cutanées.

Certes, l'alcool qui entre comme base dans le vin et dans les liqueurs dont l'immense majorité des

Français abuse, le café, le sucre, qui contient des substances phosphorescentes et phlogistiques, et qui devient d'un usage immodéré, doivent changer les conditions génératives, quand il est maintenant acquis à la science que la diète ichthyophagique influe sur les produits de la génération.

Ces cinq natures d'excès offrent toutes une similitude dans le résultat : la soif, la sueur, la déperdition de la mucosité, la perte des facultés génératives, qui en est la suite. Que cet axiome soit donc acquis à la science de l'homme :

VII

Tout excès qui frappe sur les muqueuses abrège la vie.

TH. DAREL

Et son dernier ouvrage « la Folie » (1)

La méthode pathologique est peut-être celle qui a été employée avec le plus de fruit pour étudier l'être humain. La maladie est un phénomène de vie : c'est, rendu visible et saillant, l'effort fait par l'organisme pour triompher des conditions qui le détériorent,

(1) Félix Alcan, éditeur, 1900.

l'obstruent ou entravent son développement. Cet effort permet de mieux apercevoir l'essence même du principe qui l'entreprend. Ajoutez qu'en dirigeant son étude de ce côté, le penseur est souvent soutenu et éclairé par le désir de secourir : l'amour rend clairvoyant. Il peut s'étendre de l'individu observé à l'homme en général ; à l'humanité, à la vie elle-même, qu'il s'agit d'aider dans son œuvre. C'est là une source de philosophie plus généreuse que toutes les curiosités intellectuelles.

Cent cinquante trois pages du livre que je tiens à vous présenter sont consacrées à l'exposé d'un système philosophique et vingt-trois seulement au traitement de la folie. Encore, dans cette dernière partie même, les idées générales empiètent-elles à tout instant sur les recommandations pratiques, d'ailleurs assez vagues et, le plus souvent, négatives. L'auteur a pour lui l'exemple d'un éminent psychiâtre suédois, le Dr Anton Nystroem, à qui sa conscience n'a pas permis d'aborder le sujet proprement dit de ses études sans avoir d'abord construit un système social destiné à parer aux causes du mal. Il y travaille depuis un quart de siècle par la plume, la parole et les actes et n'a pas encore terminé son œuvre. Je doute qu'il la termine jamais.

Le Dr Nystroem est un professionnel et un savant. Th. Darel n'est qu'un intuitif. Son instruction est celle d'un bon élève d'école primaire. Il n'a pas eu le temps de la compléter depuis, ses journées étant remplies par d'absorbantes fonctions, qu'il remplit avec zèle et qui, d'ailleurs, lui plaisent, si modestes

qu'elles soient. Il lit donc très peu, et ici nous touchons presque au prodige. On comprend à la rigueur que tel cerveau humain soit, dès l'origine et sans aucune préparation, un instrument de précision philosophique, comme tel autre est, dans les mêmes conditions, un instrument de précision musicale. Chacun de nous connaît des personnes qui, sans jamais avoir appris les notes, exécutent de mémoire, avec une merveilleuse virtuosité, une sonate de Beethoven ou une rapsodie de Liszt. Il y en a qui vont jusqu'à composer elles-mêmes des morceaux de musique savante, où un contrepointiste ne trouverait pas beaucoup à reprendre. Mais que diriez-vous si un de ces pianistes illettrés *écrivait* tout à coup ses compositions selon toutes les règles de la notation musicale, règles qu'il n'aurait jamais apprises? La supposition paraît absurde et, pourtant, c'est à un phénomène de ce genre que Th. Darel nous fait assister. A chaque instant, l'auteur de la *Folie* emploie avec une justesse infaillible des termes et des formules empruntées à des sciences qu'il n'a point étudiées, sciences naturelles et physiques, physiologie, géométrie, calcul intégral. Chaque fois que j'ai cru le prendre en faute, je ne me suis convaincu que de ma propre ignorance. « Vous n'y arriverez pas, me dit un illustre psychologue, professeur à l'Université de Genève, très sévère, au demeurant, pour le livre, quoique ami de l'auteur. » Les expressions dont se sert Th. Darel sont toujours exactement employées, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est l'attraction exercée sur lui par le terme rare. Ces termes le fascinent en quelque

sorte. On dirait qu'une impulsion irrésistible l'oblige à s'en servir. C'est ce qu'il y a de plus curieux dans son cas. « Quant à la façon dont ces termes lui sont suggérés, le psychologue que je cite ne se l'explique pas encore. L'hypothèse réincarniste lui répugne. Elle semble, d'ailleurs, inadmissible dans l'espèce, la plupart des expressions scientifiques employées dans *La Folie* et dans *La Spiritualisation de l'Être* (1), qui l'a précédée, n'étant en usage que depuis assez peu de temps. L'auteur ne pourrait donc en avoir le souvenir inconscient puisé dans quelque existence antérieure. Pour la même raison, l'explication ataviste doit être écartée. On ne trouve, dans son ascendance, aucune attache qui puisse livrer, si vaguement que ce soit, la clef de ses singulières inspirations. Il faut donc la chercher en lui-même, dans son existence présente. On peut s'en rapporter aussi à certains indices généraux, que les investigations de la philosophie et de la science réunies commencent à nous fournir sur ce phénomène, infiniment plus complexe qu'on ne le croyait, qui s'appelle *la vie intellectuelle.*

Il y a trois ou quatre ans, des revues de Genève publièrent quelques fragments d'un poème intitulé *Arachné*, dont l'auteur portait un nom inconnu du public. Les vers de Darel dénotaient une pensée inquiète, une volonté appliquée à pénétrer le sens caché des mythes, une tendance à y voir des interpréta-

(1) *De la Spiritualisation de l'Être, 1° par l'Évolution*; *2° par la Morale*; *3° par le Psychisme.* Chamuel, éditeur, 1898.

tions de ce qui se passe au fond de l'âme humaine, de ce qui relie l'homme d'aujourd'hui à celui d'hier et à celui de tous les temps. Bref, on devinait à travers ces fragments un esprit entraîné un peu à la dérive par le grand courant intellectuel, que descendent tant d'autres esprits contemporains. Je dis *un peu à la dérive*, car il était évident que l'auteur d'*Arachné* ne pouvait encore conduire sa barque d'une main ferme et sûre, qu'il n'était pas encore maître de son art. Deux sortes de facultés constituent le poète : les premières se résument en une sensibilité psychique devançant celle du commun et faisant de l'âme poétique comme un fond de résonnance propre à reproduire les vibrations dominantes répandues dans l'atmosphère où elle vit. Sensitivité, compréhension immédiate, ces facultés préparent la matière dont les secondes, celles qui produisent la forme et l'harmonie, sont appelées à tirer parti. Celles-ci sont actives et créatrices; celles-là réceptrices et passives. Il est naturel qu'elles se développent surtout chez les femmes, souvent aux dépens des facultés proprement artistiques.

Or, il faut enfin que je le dise, Th. Darel est une femme. Je ne révélerai ni son vrai nom, ni ses fonctions officielles, aussi éloignées que possible de ses occupations intellectuelles. Mais il est nécessaire, pour la comprendre autant qu'elle peut être comprise, que nous sachions du moins à quel sexe appartient l'auteur de *La Folie*.

Par la complexité de son organisme, la femme est, plus que l'homme, en contact avec la nature. A ce contact, ses facultés de sensation se développent et

s'affinent. Si, avec cela, elle est douée d'une forte intellectualité, celle-ci se pénètre elle-même de vie sensitive et la pénètre à son tour. Il n'y aura pas chez une telle femme de pensée qui ne procède d'une sensation, ni de sensation qui ne se transforme en pensée. Th. Darel a été frappée un jour d'un cas de folie observé en passant. Aussitôt, cette sensation transformée en volonté de secourir, a éveillé en elle la vie intellectuelle. Sa charité s'est étendue, s'est transportée sur le champ des idées générales, qui est le sien, est devenue activité d'esprit, et, en fort peu de temps, le livre de *La Folie* a été écrit.

Mais la sensation a chez elle une autre façon encore d'actionner l'idée. C'est l'impression visuelle ou auditive que produit sur cette femme, à l'imagination très vive, tout entière au service de l'intelligence, un terme dont le sens lui est inconnu. Cette impression est d'une extrême puissance. La partie de son être qui la ressent n'est point celle qui reçoit les autres impressions, les impressions de l'existence courante. C'est une couche bien plus profonde, qui gît sous la conscience ordinaire et échappe à son action. Là est le siège des instincts qui forment notre vraie nature. Des forces cachées y élaborent la substance de nos pensées les plus intimes. Ces forces, actives et irrésistibles comme le sont celles de l'instinct, s'emploient chez Th. Darel à un merveilleux travail d'assimilation. En même temps que le terme lui-même, l'esprit saisit tout ce qui peut servir à l'élucider. Le moindre indice lui suffit à cet effet. Mais son travail ne s'arrête pas là. Les notions ainsi acquises se fondent avec la conception générale que

Th. Darel se fait de l'univers. C'est pour nourrir cette conception et pour en tirer toutes les conséquences qu'elle comporte que ces notions ont été saisies, assimilées par elle. Ainsi une araignée saisit l'insecte qui passe à la portée de sa toile et, le consommant, le transforme en la substance même dont cette toile est tissée. Parmi tous les mythes helléniques, celui d'*Arachné* devait tout particulièrement séduire l'intelligence avide de Darel. Il y a quelque chose d'autobiographique dans son poème que j'ai mentionné plus haut.

De même, bien des passages de ses livres philosophiques semblent refléter ses expériences personnelles. « L'individu, dit-elle, se présente comme un centre vibratoire dont tout le mérite consiste à s'adapter certaines vibrations plutôt que certaines autres *et à les transformer à son propre usage.* » Ailleurs, elle observe que « créer signifie féconder la pensée existante tant chez soi que chez autrui, plutôt qu'émettre quelque chose d'absolument neuf. En réalité, on ne crée pas, on recrée, c'est-à-dire on coule dans un moule autre que le moule primitif la matière première de l'idée ». Et enfin, je trouve cette pensée qui s'applique si bien à l'activité intellectuelle de l'auteur : « Il est des choses que l'être connaît sans les avoir apprises. Il lui suffit de faire appel à certaines tendances pour les voir se dessiner avec une puissance que l'application ne serait point capable de déterminer. »

Th. Darel réalise de la façon la plus parfaite le type de *l'autodidacte*, ce type dont la psychologie

reste encore à faire. *L'autodidacte* n'est pas l'être qui désire s'instruire dans un but quelconque, idéal ou pratique. C'est un esprit qui se développe lui-même, sans le secours d'autrui, en vertu d'une impulsion intérieure l'entraînant violemment dans le grand mouvement intellectuel qui fait évoluer notre espèce. En lui cette évolution se manifeste avec une puissance particulière. Ce qu'il ignore le plus profondément est ce qui le sollicite à l'action de la façon la plus impérieuse. En cela, il est essentiellement représentatif de l'intelligence humaine, dont la conquête de l'inconnu est la suprême loi. Ainsi, le manque de connaissances même est, chez un tel être, une force productrice. Là où il existe le plus profondément, un effort instinctif, plus efficace que la volonté consciente, peut allumer un éclair soudain. Et voici que le sens du terme ignoré se révèle par la connexité qui existe entre ce qu'il représente et les idées mères dominant l'esprit de l'autodidacte. Un intérêt passionné s'attache chez lui à établir cette connexion, puisque c'est là sa seule manière d'apprendre, de connaître, d'exercer les facultés qu'il a essentiellement besoin de mettre en œuvre. Ainsi s'établit dans sa pensée une correspondance intime entre les notions les plus hétérogènes, acquises au gré du hasard. C'est à la lumière de cette correspondance qu'il aperçoit tout le vaste champ du savoir humain. C'est elle qui l'a instruit. Tout ce qu'il sait, il le sait par elle.

De même que le développement intellectuel de Darel est favorisé par son manque même de connaissances scientifiques, de même la destinée qui dédouble son

existence et en emprisonne la plus grande partie dans les cadres d'un emploi régulier, contribue puissamment à l'effort de ce qu'il a en elle de libre et de spontané.

Il faut que son être intime tire le plus grand parti possible des instants fugaces dont il dispose. *Il faut* qu'il brûle les étapes. L'application, l'étude ne lui sont pas permises. *Il doit* renoncer à l'usage de cette faculté intermédiaire qui s'appelle la mémoire, d'autant plus peut-être que la nature des fonctions officielles exercées par Darel réclame l'emploi de cette faculté tout entière. Elle n'a ni le temps, ni le loisir d'apprendre. Chez elle, ce n'est pas la mémoire qui *retient* les notions, les expressions, les termes ; c'est la pensée qui le fait directement, qui est directement et immédiatement actionnée par l'impression. La mémoire se trouve éliminée. Il n'en reste pas, fût-ce pour garder le souvenir de l'impression elle-même. C'est ainsi que Th. Darel peut avoir l'illusion d'employer des mots, de manier des formules jamais vus ni entendus, parce que tout cela a été saisi et assimilé avec une rapidité fulgurante, aussitôt rencontré et sans aucune application pour le fixer dans l'esprit. Cette illusion est encore facilitée par l'obligation absolue, transformée en volonté inconsciente, de développer en soi la spontanéité, d'être son propre, son seul maître. C'est, pour elle, une nécessité fondamentale. Elle écarte d'instinct tout ce qui pourrait gêner sa force de spontanéité et accepte avec un empressement instinctif les illusions où cette force peut se tremper. Elle *ne veut pas* avoir été influencée par un entretien

ou par une lecture. C'est hors du monde phénoménal qu'elle va chercher l'origine, non seulement de ses idées, mais encore de ses écrits.

Si l'on interroge Th. Darel sur l'origine de ces derniers, sa première réponse est celle des poètes et des artistes parlant d'une œuvre inspirée : « Cela ne vient pas de moi. » Mais elle ne s'arrête pas là, son esprit spéculatif cherche les causes de ces effets aussi loin et aussi haut que possible, tandis que son génie poétique, toujours avide d'impressions à subir, lui conseille de s'abandonner à d'aussi séduisants mobiles. Au gré des influences auxquelles sa passivité naturelle se prête si volontiers, elle a passé de la dictée spirite, à l'inspiration de son moi supérieur, subconscient ou *subliminal*. On reconnaît là un reflet des recherches psychologiques, depuis quelque temps en vogue à Genève. Aujourd'hui, à l'entendre, ce *moi supérieur* est *assisté*. Cela veut dire, sans doute, qu'un de ces guides mystérieux dont la pensée, nous dit-on, agit à distance, vient en aide à l'esprit de Darel. On voit que celle-ci a subi l'ascendant des doctrines théosophiques qui viennent de pénétrer dans le milieu où elle vit et auxquelles tout semblait la préparer. Un jour, cependant, elle donna de son cas une interprétation vraiment personnelle. Ce fut entre sa période spirite et sa période psychologique. Elle eut alors l'intuition d'une chaîne d'entités spirituelles à laquelle elle appartiendrait et dont elle serait l'organe. Si les autres croyances qui se succèdent en elle lui sont suggérées par des doctrines qu'elle rencontre sur son chemin, celle-ci l'a été par ses propres

idées et correspond avec le système qui les groupe. C'est donc une véritable *autosuggestion*. Car ce système lui est bien propre. Passive, impressionnable jusqu'au médiumnisme en tant qu'être d'imagination, Th. Darel est spontanée en tant que penseur. Et, si ses mille conceptions secondaires, y compris celle qu'elle se fait d'elle-même, lui viennent de ci, de là, sa conception principale, celle qui fait le fond de sa pensée, est indépendante, ferme, invariable. Au cours de ses écrits, elle apparaît à chaque instant d'une façon généralement abrupte, au moment où l'on s'y attend le moins. Elle pénètre tout, sans être clairement formulée nulle part, alors que l'auteur aurait dû l'exposer dès le début. Ce défaut de méthode, ajouté à des imperfections de langage, rend parfois la lecture de ses ouvrages pénible. En revanche, sa nature s'y révèle directement. Ses idées ne s'ordonnent pas en une construction savante. Ce sont des matériaux avec lesquels nous devons bâtir nous-mêmes une palette, dont nous devons tirer un tableau. Mais ces matériaux, cette palette, c'est son intelligence, son esprit, son génie, tout ce qui la hante, tout ce qui l'obsède, la loi même de son existence intellectuelle. Elle y remonte toujours, irrésistiblement.

Plus d'une fois, dans son livre, j'ai rencontré des propositions qui semblaient ne s'appuyer sur rien, puis, régulièrement, alinéa après alinéa, je voyais se dérouler en sens inverse le fil logique les rattachant à l'idée dominante, qui n'apparaissait qu'à la fin. Il y avait là une argumentation rigoureuse, mais à rebours. Voilà qui est très fastidieux si on lit un livre

pour en étudier le sujet, mais très instructif si on le lit pour en étudier l'auteur.

J'essaierai néanmoins d'extraire et de condenser autant que possible ce système épars et diffus. Ce ne sera pas un tableau, ce ne sera qu'une très vague ébauche.

Comme tout l'indique, Th. Darel est moniste. L'Univers, pour elle, est une unité, l'être est un, ou plutôt, il le devient à mesure qu'il se spiritualise. De la différenciation, qui est l'état de matière, il va à l'intégration, qui est l'état d'esprit. Dans la nature de l'homme, ce mouvement détermine une sorte de dualité constitutionnelle. L'homme est double. Son corps physique est doublé de ce que les néo-platoniciens et les mystiques qui les ont suivis ont appelé le *corps astral*, terme que Darel a adopté. Le premier plonge dans la nature différenciée; le second « est un plasma subtil, imprégné de l'essence des choses et agissant sur les formes inférieures de la matière à la façon d'un condensateur ». Ce corps astral appartient à un monde distinct de celui de nos sens ordinaires, mais en relation intime avec ce dernier. C'est le domaine des formes idéales, de ces moules que Gœthe dans son second *Faust*, appelle *les Mères*, *die Mütter*. Pour le simple idéaliste, ce domaine est le produit de notre entendement. Pour celui dont l'idéalisme va jusqu'à l'occultisme, comme cela a lieu chez Darel, il a une objectivité réelle et qui, à l'occasion, peut devenir tangible. « Le corps astral, nous dit-elle, se compose d'un tout moléculaire. » Mais elle ajoute qu'il « relève de lois différentes de celles qui

régissent le monde physique, lois qui le soustraient à toute condition déterminée de temps et d'espace ». Néanmoins, poussée par un besoin d'exactitude que ne ressentent pas la plupart des occultistes, elle s'attache à démontrer qu'il s'agit là, non d'un ensemble de facultés transcendantes, mais d'une entité indépendante, parfaitement assimilable au corps physique, pouvant être exprimée par une formule mathématique équivalente à celle de ce dernier, et, par conséquent, pouvant, comme lui, être appelée *corps ;* tout cela n'est peut-être pas suffisamment établi. Mais il y a là un sens remarquable du rôle que pourraient acquérir les hautes mathématiques dans l'étude des vérités abstraites. A travers les ténèbres extérieures l'autodidacte perçoit le plan d'un grand édifice dont l'esprit humain a momentanément interrompu la construction, mais qu'il doit achever sous peine de perdre ses facultés les plus éminentes.

Le même besoin d'exactitude préside à la conception que Darel se fait de ce tout, différencié dans la matière et intégré dans l'esprit, qui chez l'homme est représenté par l'union du corps physique et du corps astral. Ce dernier est le « réflecteur de l'idée, le corps physique l'écran sur lequel elle se réfléchit ». La vie est l'ensemble de ce processus. Elle procède de l'idée, elle réside en elle. « Toute idée, quelle qu'elle soit, dit Darel, est un être vivant », que cette vie se reflète, d'ailleurs, dans un individu, dans une collectivité, dans l'humanité, dans le Cosmos. La façon dont cette idéoplastie (comme l'auteur l'appelle) s'opère dans l'individu humain est conçue par notre

philosophe avec une grande précision physiologique. Il nous montre le réflecteur, le corps astral « captant les rayons de la pensée, les faisant converger sur le vertex et imprimant sur la matière molle de l'encéphale le résultat de leur travail ».

Je trouve cette conception exprimée dans un passage consacré à l'idée fixe. Ailleurs, l'auteur de *La Folie* nous représente, dans un cerveau normal, l'intermédiaire, le corps astral, « réunissant en un faisceau toutes les vibrations de l'Idée, pour reconstituer l'*Unité*, dont elles sont dépendantes ».

Dans un autre endroit, la formation et la naissance d'un individu humain sont assimilées au phénomène de la saturation, où l'on voit la différenciation cristalline s'opérer au sein de l'élément commun, accumulé, condensé. Ainsi Darel aperçoit à chaque détour de sa pensée la vie émanant de l'idée et la reliant à la matière. L'une et l'autre sont de même substance, si bien que l'idée pourrait être perçue par nos sens, si nos sens étaient plus développés.

Ce *matérialisme platonicien*, si j'ose m'exprimer ainsi, une fois admis, on n'aura aucune peine à adopter toutes les conséquences qu'en déduit Th. Darel. Son point de vue est celui qui prévaut de plus en plus parmi les mystiques modernes. Mais ce qu'il y a de particulièrement original, c'est son effort instinctif pour donner au système une rigueur et même une expression mathématique. Impuissant, malheureusement, faute d'instruction première, cet effort ne s'affirme pas moins partout. A tout moment, je vois Th. Darel tentée de tout réduire à des valeurs quanti-

tatives, poussant la différenciation à l'infini, pour arriver jusqu'à des unités égales ou équivalentes, qu'elle appelle tantôt monades, tantôt atômes, et qui s'associent en séries ou chaînes, en groupes, en formules, en équations, dont la résultante est l'*Unité*. Ainsi, l'individu humain se subdivise en éléments qui le composent et en font un conglomérat. Ces éléments sont l'objet d'un échange intercérébral entre les individus. De là naissent des associations justes ou fausses. De leur justesse ou de leur fausseté dépend notre santé intellectuelle aussi bien que physique, car les deux ne font qu'un. Les idées étant des êtres vivants, leur groupement constitue de véritables liens matériels.

Il n'y a plus d'isolement entre les individus envisagés de la sorte. Au contraire, l'individu est un foyer de rayonnement et d'expansion, un agent d'intégration universelle. De la façon dont il remplit cette fonction dépend son état sain ou morbide. Il est dans la nature même des choses, ainsi envisagées, que *les unités* vivantes, atomes ou monades, identiques les unes avec les autres, réalisent l'*unité* par voie d'association. Étant donnée leur identité, aucune d'elle ne peut être morbide en elle-même, mais leur groupement peut être défectueux, aller à l'encontre de la loi qui règle la coopération universelle des forces vives. Cette loi, nous la réalisons par la volonté, qui n'est autre chose qu'une expansion persévérante et continue d'*idées-forces*. Nous la réalisons aussi par la conscience, qui nous donne la cohésion nécessaire pour être des agents actifs de la grande progression cosmique. Or, il peut

se faire que, par suite de conditions débilitantes, telles que le surmenage, c'est-à-dire l'excès de fonctionnement, la volonté et la conscience s'oblitèrent. L'individu, après une période d'affaissement, arrive, au lieu d'exercer une action *au dehors*, à en subir une *du dehors*, action qui l'entraîne dans une chaîne qui n'est pas la sienne. Ces chaînes, qui sont un acheminement vers l'intégration totale, se forment entre combinaison d'idées-forces de même degré et de même valeur. On comprend qu'un être débilité descende d'un ou de plusieurs degrés pour s'engager dans une combinaison qui lui est étrangère. Il arrive alors à produire des idées qui ne sont pas les siennes, contre lesquelles il se défend désespérément ; ou encore, elles lui semblent émises par d'autres que lui. Il a des hallucinations, des hantises, où il perd jusqu'au sens de son individualité.

Tous ces phénomènes d'obsession ou de possession sont très finement analysés par l'auteur de *La Folie.* Il les rattache facilement au processus universel dont il nous suggère l'idée. Il n'hésite pas à y faire intervenir (notamment dans la possession) des forces qui échappent à nos sens. Il n'y a là rien qui puisse nous étonner. Du moment où les pensées, *êtres vivants*, ne sont pas produites par le cerveau, mais au contraire le gouvernent et, d'une certaine manière, le façonnent, il peut fort bien se faire que telle combinaison de pensées s'effectue en dehors du monde sensible où nous vivons. Nous pouvons néanmoins entrer en contact avec elle par l'intermédiaire du corps astral. Si ce corps astral nous met en commu-

nication avec un système supérieur au nôtre, nous avons l'inspiration, l'extase, le génie ; si c'est avec un système inférieur, nous avons *la Folie*.

Comme toujours, chemin faisant, Darel nous donne, en parlant de l'idiotie, une démonstration fort ingénieuse de la thèse fondamentale, d'où elle déduit tout ce qui précède, savoir que notre cerveau, au lieu de produire les pensées, est au contraire actionné par elles. La trépanation des idiots lui fournit une preuve de ce fait. Qu'arriverait-il, demande l'auteur, si un cerveau d'idiot ayant, par suite de cette opération, acquis la latitude nécessaire pour fonctionner normalement, *produisait* vraiment la pensée ? Cette production ne pourrait s'opérer que progressivement, comme cela a lieu chez l'enfant. Au lieu de cela, l'homme apparaît tout d'un coup, dans sa pleine maturité, sitôt qu'il est mis en possession de son instrument. C'est donc qu'il était là, que sa vie intellectuelle résidait ailleurs que dans des cellules n'ayant jamais fonctionné et qui ne pourraient le faire sans un lent apprentissage, si ce fonctionnement ne leur était imposé par quelque chose qui échappe encore à nos sens. Ce serait assurément un très puissant argument si le fait était vraiment acquis à la science. On m'assure, malheureusement, qu'il ne l'est pas jusqu'à présent. Les expériences seraient rares et peu concluantes.

Celui qui regarde les *idées-forces* ou *forces-pensées* comme les vrais éléments de vie, dont les combinaisons diverses constituent nos individualités et dont nos organismes physiques ne sont que les ins-

truments, arrive tout naturellement à considérer ces organismes comme essentiellement variables et passagers, et les *idées-forces* comme essentiellement stables et permanentes. Les organismes appartiennent au temps et à l'espace, les *idées-forces* à l'Éternel, à l'Universel, à l'Absolu. La vie, étant chose absolue, ne peut cesser. Un foyer de vie ne peut s'éteindre. Il ne peut que varier dans son fonctionnement pour s'adapter à la grande évolution cosmique. Nous participons à cette évolution par le moyen des incarnations et réincarnations, des vies successives que nous traversons sur cette terre et qui nous conduisent à l'unité finale vers laquelle convergent tous les êtres.

C'est ce que Th. Darel croit fermement. Elle est *réincarniste* et trouve dans cette doctrine l'explication de bien des phénomènes parmi ceux qu'elle étudie dans son livre. Les tares congénitales n'ont point d'autre source. Nous apportons en naissant des prédispositions acquises dans les existences antérieures. Il faut que les erreurs soient rectifiées, et elles ne peuvent l'être qu'au prix d'épreuves souvent très cruelles. Les hérédités morbides elles-mêmes se ramènent à cette catégorie de faits. Les erreurs d'une existence, les principes délétères qu'elles ont dégagés peuvent s'associer à d'autres principes de même espèce. C'est ainsi que nous renaissons dans des conditions hostiles à notre développement. Nous pouvons en triompher cependant, dans les cas où notre force vitale est encore assez puissante pour nous dégager d'une chaîne à laquelle nous n'appartenons pas en réalité.

Notre individualité propre s'affirme alors, malgré tout, et nous ramène au groupement qui correspond à notre degré d'évolution. Elle nous fait rentrer dans l'ordre et dans la loi. Si, au contraire, nous sommes frappés d'impuissance originelle, nous arrivons au déséquilibre, à la dégénérescence et souvent à la folie. Il est vrai que des liens ainsi formés finissent toujours par se dissoudre. Tout cela appartient au temps et s'évanouit avec le temps. L'Absolu, la Loi ont nécessairement le dessus. Mais que d'existences peuvent jusque-là s'écouler dans la douleur et l'abjection! N'y a-t-il donc aucun moyen de porter remède aux malheureux atteints de la sorte? Il y en a, dit Darel, mais ce ne sont pas ceux qu'on emploie d'ordinaire.

On peut dire que la thérapeutique vulgaire, en matière de psychiatrie, va généralement à l'encontre de l'œuvre reconstitutive de la Vie. La vie, nous l'avons vu, ne réside pas dans l'organisme. « Le cerveau n'est pas constitué de matière intelligente. Il n'est que le permutateur de l'intelligence. » Agir directement sur lui pour provoquer des effets intellectifs est donc un non-sens. Le mettre, par une application de douches ou d'eau glacée, en état d'effervescence est un illogisme compliqué d'une barbarie. Servons-nous d'eau et d'air pour calmer l'organisme et le rendre plus docile à l'action des forces invisibles du bien. Certes le fou a besoin d'être assisté. L'isolement pour un être, quel qu'il soit, est mortel. La recherche de l'isolement est souvent le premier signe de la folie. L'être est trop affaibli pour que la force expansive qu'on appelle individualité puisse exercer son action.

Il se retire en lui-même. A ce moment naît en lui l'égoïsme, qui est le contraire de l'individualité et dont on a souvent remarqué un grand développement chez les fous. Le malade devient indifférent à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui le préoccupait naguère. Et, peu à peu, il est entraîné dans un nouvel orbite. Les hantises, l'obsession, la possession commencent, car l'isolement, contraire à l'ordre universel des choses, ne peut se maintenir. L'individualité aussi ne peut s'éteindre entièrement. Elle couve sous la cendre et parfois éclate subitement en de terribles crises où le « fou combat inconsciemment contre un adversaire acharné». Qu'on se garde, dans ces instants, de faire naître, par un traitement brutal, une cause secondaire de troubles. Au lieu de cela, qu'une volonté énergique vienne assister la volonté défaillante de *l'aliéné*, et, puisque la loi à laquelle le fou est momentanément soustrait vise à l'établissement de l'unité universelle, puisque sa maladie même résulte d'une transgression de cette loi, tâchons de rétablir la communication interrompue entre cet esprit dévoyé et l'universalité dont il fait partie. C'est dans ce sens qu'il nous faut exercer sur les fous une action sage et raisonnée : un régime physique calmant et reconstitutif. Pas d'isolement, mais l'éloignement de tous les éléments morbides pouvant fusionner avec les principes qu'on combat chez le malade. Donc, pas de promiscuité, mais, au contraire, un entourage aussi sain que possible. Enfin, le terrain étant ainsi préparé, le magnétisme, suprême ressource pour mettre aux prises avec les forces du

mal celles du bien, dont le triomphe est assuré d'avance. Elles entreront en lutte d'autant plus sûrement que tout est échange dans l'univers et qu'il y a, de la sorte, une solidarité entre les êtres qui fait de toute force hostile agissant contre l'un d'eux un ennemi commun dont tous doivent se débarrasser. La contagion de la folie, les cas de folie collective mettent cette solidarité en lumière.

L'application rationnelle du magnétisme n'est point chose aisée. L'auteur met en garde contre le danger des expériences et surtout contre les pratiques de l'hypnotisme. Elles ne font qu'anéantir chez le fou le reste de conscience qu'il peut avoir conservé et contribuent ainsi à la désintégration de l'être, essence même de la folie. Seuls, les états profonds de l'hypnose, qui ne suppriment pas l'individualité, mais la font communiquer avec le Tout dont elle est partie intégrante, pourraient amener le résultat désiré. Mais il faudrait y arriver sans danger pour le malade. D'ailleurs, l'hypnose n'atteint plus le fou dont l'affection est établie.

Peut-on, en arrivant jusqu'à l'âme par la voie des sens, comme le fait la musique, par exemple, y rétablir un peu d'harmonie et préparer le sujet en traitement à recevoir l'influx magnétique ? L'auteur se contente de l'affirmer. Il ne s'explique pas davantage sur la façon de faire agir cet influx. C'est là un champ ouvert aux investigations qu'il voudrait susciter par son livre. Enfin, il ne donne aucune définition du mot même de magnétisme.

Mais ce qu'il entend par ce mot n'échappe-t-il pas

à toute définition ? Le magnétisme est l'agent qui fait communiquer entre eux les éléments primaires, molécules, atomes ou monades, dont la conception est à la base du système de Darel et de tous les systèmes analogues. C'est la force qui combine entre elles les unités qui, à travers une infinité de groupements, s'intègrent dans *l'Unité*. Le magnétisme est la force intégrante aussi indéfinissable que le plasma universel, qui est l'ensemble de toutes ces unités et qu'on appelle parfois Éther. On peut aussi bien lui donner le nom de substance, de matière non différenciée, etc. Ces noms ne seront jamais que des signes placés là pour marquer le point extrême où s'élève notre pensée. Leur sens ne pourra être défini, par le fait qu'on ne peut définir que ce qui est naturellement limité, opposé à autre chose et à nous-mêmes. Or, on ne peut opposer à rien ce qui embrasse tout, y compris les éléments constitutifs de notre propre moi. Nous ne pouvons connaître la vie qu'en vivant. Il faut ici que la pensée devienne conscience et croyance. Croyons au magnétisme et pratiquons-le. C'est le seul moyen de l'étudier. « Mais vous tombez dans la science expérimentale », dira-t-on au métaphysicien qui proclame cette méthode. « Qu'importe, répondra-t-il, nous sommes ici au sommet où tous les chemins convergent, vers lequel nous nous dirigeons tous, les uns à l'aveugle, les autres les yeux ouverts, et où l'expérience et la spéculation se rejoignent et se confondent en un acte qui est en même temps une pensée. »

De l'auteur et du livre dont je viens de parler

je n'ai pu donner, aussi rapidement que le comportaient les circonstances, que l'idée que je m'en suis faite moi-même. Ai-je trop appuyé sur la personnalité de Darel, que je suis, je crois, le premier à faire connaître ? N'ai-je pas assez fait ressortir la portée de ses enseignements ? Mais le principal enseignement qu'elle nous donne, c'est cette personnalité même. Sous le règne de la méthode analytique, souveraine, absolue de l'instruction contemporaine, on voit, à la faveur de circonstances exceptionnelles qui les dérobent aux écoles, certains esprits réaliser en eux la grande synthèse bannie de nos programmes. Grâce à des prédispositions extraordinaires, que les uns peuvent expliquer par la réincarnation, d'autres par la convergence sur un cerveau spécialement délicat des *forces-pensées* dont est saturée la vivante atmosphère de Genève, un de ces esprits arrive à se révèler d'une façon diffuse peut-être, mais, en tout cas, frappante et remarquable.

Il m'est impossible de ne relever là qu'un simple phénomène livré à notre curiosité. Et je ne puis me défendre de voir dans *le cas Darel* une protestation de l'intelligence humaine outragée par les restrictions positivistes.

Vis-à-vis de nos docteurs, attentant à son intégrité, elle fait valoir ses imprescriptibles droits. Avec une ironie dont la nature est coutumière, elle se sert pour cela d'une femme qui n'a jamais étudié. Ainsi l'Écriture nous montre le Seigneur s'adressant aux plus humbles d'Israel pour susciter parmi eux des *témoins* qui rappellent aux grands ses lois méconnues.

M. Prozor.

NOTES SUR PARACELSE

Suivies de son Discours sur l'Alchimie

(Suite)

Donc l'alchimie sépare les couleurs diverses qui sont aux choses et non seulement les couleurs, mais aussi les vertus, de telle sorte que chaque fois que la couleur change, chaque fois la vertu est diversifiée ; voilà qui est fait pour surprendre.

Dans le soufre il y a la couleur blanche, la jaune et la rousse, la purpurée et la noire ; et dans chacune de ces couleurs il y a une vertu et une propriété particulière. Or les autres choses qui ont les mêmes couleurs n'ont pas les mêmes vertus, mais encore, en mêmes couleurs, sont de propriétés et de vertus diverses. C'est pourquoi il faut bien connaître les couleurs et les vertus comme il convient.

Or la manifestation des propriétés est posée en la seule forme et couleur. Ainsi, premièrement, naissent les locustes, après les moelles, puis les branches, les fleurs, les feuilles et, après le commencement des fruits, le milieu et la fin (1).

---

(1) Ceci serait absolument une hérésie botanique : après la floraison le fruit est entièrement formé. Paracelse veut dire le fruit mûr.



En suivant cet ordre, la vertu des choses se doit réduire à la maturité et conduire après en régénération. Et ainsi de degrés en degrés, de jour en jour, de moment à moment, les vertus innées et cachées dans les choses sont augmentées. Car, de même que le temps donne aux cimes du fuseau la vertu laxative, ce que ne fait pas la matière, de même le temps donne aux choses des forces et des vertus (des qualités). Et, comme le temps apporte et infuse aux acacias leurs facultés et non le soleil, il en est de même pour toutes les plantes agrestes, et le temps donne de même avant l'heure les vertus intermédiaires. Or ces signes doivent être pris en grande considération en alchimie, afin de pouvoir accomplir l'opération d'une manière certaine et de façon à ce que la vertu soit prise et donnée à maturité en la médecine, ainsi qu'il convient.

Donc ces maturations se font par ordre, de façon que l'une correspond aux locustes, l'autre aux branches, la troisième aux fleurs, la quatrième aux moelles, la cinquième aux sucs, la sixième aux feuilles et la septième aux fruits. Et en tout cela il y a le commencement, le milieu et la fin, c'est-à-dire le laxatif, le diurétique stystique et l'arcane; car les choses qui sont laxatives et constrictives ne sont pas les arcanes, n'étant pas encore parfaites pour leur fin; elles n'ont que les moyennes ou premières vertus.

Citons comme exemple, comment doit-on estimer le seul vitriol qui est aujourd'hui reconnu comme possédant des propriétés et que je propose ici non pour diminuer ces propriétés, mais pour accroître et louer ses vertus.

Le vitriol est donc par lui-même avant tout laxatif dépassant tous les autres laxatifs ; il est aussi désopilatif, de sorte qu'il ne laisse aucun membre en l'homme, tant les membres intérieurs qu'extérieurs, qu'il ne touche et ne pénètre ; c'est là son premier temps. Le second temps lui donne la constriction (constipation), en sorte qu'après avoir été laxatif au début, il est après constrictif et n'est pas venu toutefois jusqu'à son *arcane*.

Quand il est venu à ses branches, il n'y a rien de plus souverain pour le mal caduc.

Quand il est en sa fleur, rien n'est plus pénétrant que lui.

Quelle odeur il possède quand il porte ses fruits ! Il a une telle et si forte odeur, qu'elle ne peut être cachée, et rien ne donne autant qu'elle de la chaleur naturelle. Ce minéral possède, en outre, d'autres vertus, lesquelles sont rapportées en leur lieu.

Or, j'ai seulement mis en avant cet exemple, afin de montrer en une seule chose combien il y a d'arcanes divers, qui diffèrent de plusieurs manières et chaque partie en son temps ; mais la fin est toujours l'*arcane*.

Vous devez penser de même du *tartre*, qui, dès son commencement, contient caché en lui l'*arcane*, qui est le remède contre toute gale, prurit, démangeaison et autres maladies et vices du cuir. Ensuite c'est l'*arcane* qui ouvre toutes choses constipées et reserrées (non par laxation, relachement du ventre) ; en troisième lieu, il renferme la guérison des plaies ouvertes.

Qui nous a appris et démontré toutes ces choses-là ?

L'Alchimie. Pourquoi donc ne serait-elle pas à

juste titre le fondement de la médecine? Plutôt que les décoctions ineptes et les amas d'ordures des apothicaires, qui ne connaissent rien du tout aux procédés véritables à employer pour préparer avec certitude les médicaments et qui, avec tout cela, sont si ânes et si ignorants avec leurs docteurs qu'ils nient effrontément que ces opérations puissent être accomplies par l'Alchimie. Ils sont si peu expérimentés et si inhabiles que, ne sachant comment faire cuire leurs drogues, ils veulent qu'on aille chercher chez eux tous les remèdes pour guérir toutes maladies. Et, cependant, on ne trouve chez la plus grande partie de cette canaille de gens pour suffisance (savoir) et capacité que de savoir par leurs cajoleries et leurs trompeuses paroles dresser des embûches aux biens et à la bourse des hommes, soit que leurs drogues éventées et mal préparées soient profitables ou nuisibles et mettent le malade en meilleur ou plus mauvais état qu'avant l'absorption de leurs remèdes.

Et, après cela, est-ce qu'il n'y a pas lieu de découvrir de telles âneries et ignorances? Non pas que pour cela ils veuillent goûter de mes préceptes salutaires (car ils ne voudraient pas avouer une telle honte pour eux), mais ils seront possédés d'une telle rage et fureur haineuse contre moi, qu'ils demeureront et mourront en cette opiniâtreté. Et, néanmoins, j'ose affirmer que quiconque désirera embrasser et suivre la vérité en médecine, devra suivre mes préceptes et ma science et n'en pas admettre d'autres.

Considérez, je vous prie, mes auditeurs, quels vains procédés les auteurs qui écrivent ou qui ont écrit, de

même que tous les médecins jusqu'à ceux de mon temps ont tenu pour le mal caduc. A eux tous ils n'ont pu guérir un seul malade atteint de ce mal. Comment pourrait-on me reprocher de blâmer de tels écrivains et faux médecins qui ne veulent (ou du moins ne peuvent) utiliser leur médecine pour guérir un mal si terrible. Au contraire, remplis de malice, d'envie et de jalousie, ils appellent charlatan, empirique et vagabond, un autre homme qui par son art s'efforce de guérir et secourir le mal par une autre voie et un autre remède qu'eux ?

C'est un fait vrai et reconnu que la composition de leurs remèdes pour le mal caduc et pour toutes autres maladies est fausse et mauvaise, ce que témoignent suffisamment leurs résultats, et les malades qu'ils traitent, et la nature même des choses ; enfin, le fondement de toute bonne médecine.

Et ce n'est pas seulement pour les maladies susdites, mais je dis qu'ils ne savent en guérir une seule, avant d'avoir encore consulté leur médecine incertaine. Cependant Dieu a institué et établi le véritable médecin sûr et expert en son art et non incertain et hésitant. Le véritable médecin doit être assuré de ses opérations, parce qu'il y a plus de conséquences et d'importance en lui qu'en tous les autres arts. Et, cependant, ses gens font de la médecine une institution instable et sans sécurité, et vont disant pour toute réponse qu'elle a son fondement en la main de Dieu. Il faut donc que la main de Dieu soit la protectrice de leur ignorance ; ils ont très bien fait leur devoir, mais Dieu a manqué (sous-entendu au

sien). A leur avis leur art serait très bon et certain, mais Dieu l'a empêché. Si de telles gens ne sont des trompeurs et des charlatans, certes il n'en existera jamais.

Or voilà pourquoi je persiste à affirmer l'alchimie comme fondement à la médecine; parce que ces graves maladies de tête comme l'apoplexie, la paralysie, la léthargie, le mal caduc, la manie, la frénésie, la mélancolie, la tristesse et autres maladies analogues ne peuvent être guéries par les impures décoctions des apothicaires. Car de même qu'on ne peut faire cuire de la chair auprès de la neige, de même, par l'art grossier des apothicaires, leurs remèdes ne peuvent avoir aucun bon effet. C'est ainsi que chaque chose a son principe, a son utilité pour laquelle elle est préparée et elle est propre. Il faut donc appliquer ceci aux maladies, car chacune a son *arcane* et par conséquent des préparations requises et spéciales.

Or il n'y a chez les apothicaires aucune préparation, mais seulement une coction et un amas de juillets sales dans laquelle coction les *arcanes* ou essences des choses sont perdus et anéantis comme résultats, parce qu'il faut conserver la nature dans sa mesure et son milieu. Ainsi on voit que le vin a une manière spéciale d'être préparé, pour la fin qu'on s'en propose; il en est de même du pain, du sel, des herbes et de toutes les autres choses ou produits de la terre qui sont travaillés pour leur fin.

Ainsi la Nature ne peut confondre en une même forme le manger et le boire, la chair et le pain (ce qui

ne se fait pas sans bonnes et grandes causes que nous n'avons pas à décrire) et nous fournit un exemple pour observer en toutes choses un certain ordre. Ainsi, nous sommes bien obligés de préparer les remèdes pour les maladies, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre et suivant que le commande la maladie.

Le foie a soif et, partant, il absorbe le vin et l'eau : prends donc bien garde à la préparation du vin et s'il n'altère pas le foie, avant de t'assurer s'il calme la soif.

De même le ventre a faim, considère de combien de manières on lui prépare le pain et les mets. Or il te faut appliquer le même raisonnement pour la guérison des maladies, si tu désires les guérir parfaitement bien. Et, pareillement, il te faut observer des cas bien différents, par exemple dans l'attaque d'apoplexie, quelle soif tu as, car il faut un remède différent suivant le cas.

Pour le mal caduc, tu le dois comparer au ventricule auquel il faut un remède spécial.

La manie est semblable aux vaisseaux spermatiques, lesquels requièrent tout particulièrement ce qui leur est dû et, de même, il faut opérer dans la manie, qui réclame un remède spécial.

C'est donc à bon escient que je vous donne l'intelligence de ces choses, attendu que vous avez en main de bons remèdes et arcanes, mais vous les détruisez et submergez dans d'affreuses décoctions ou dans cette ordure dite juillets ou potages.

Je dois dire et découvrir ces vérités afin d'obvier à l'avenir à de fâcheuses erreurs et afin que les pauvres

malades puissent jouir des arcanes des *simples* que Dieu a créés pour leur besoin.

Soyez persuadés qu'il faut qu'il en soit ainsi et non comme il pourrait vous plaire; il faut que ce soit vous qui me suiviez et non moi. Et, quand bien même vous pousseriez de grandes clameurs, ce sera ma *Monarchie* (1) et *ma Doctrine* qui survivront et non les vôtres. Et c'est pour cela qu'il m'est permis avec raison de vous faire des discours sur l'alchimie, afin que vous puissiez la bien connaître, apprendre ce qu'elle est et comment il faut l'entendre.

Ne vous offensez point de ce qu'elle ne vous procure ni de l'or ni de l'argent, mais n'oubliez point qu'elle vous montre et vous découvre les secrets ou *arcanes* des choses et vous dénonce les tromperies et les impostures des apothicaires ignorants et vous fait connaître comment le pauvre peuple est pipé et trompé par eux; souvent ils vendent un écu d'or ce qu'ils voudraient à peine racheter pour cinq sous: tant est bonne leur marchandise.

Mais qui pourra nier qu'en toutes choses il y a un venin caché? Personne ne pourra dire le contraire. Et, s'il en est ainsi, je vous demanderai s'il ne faut point séparer le venin de ce qui est bon, prendre ceci et laisser le mauvais.

Cela est très vrai. S'il faut faire ainsi, pourquoi (dites-moi) laissez-vous l'un et l'autre (le bon et le mauvais) dans vos boutiques, dans vos drogues et remèdes? Vous serez bien contraint de confesser que

(1) Ce mot signifie ici *science*, *suprématie*.





le venin y est : mais voici ce que c'est : Vous voulez faire excuser votre ignorance et votre sottise par vos corrections en disant que le venin est extrait. Par exemple, vous ajoutez des coings à la scamonée, et, après cette addition, vous nommez cette drogue *Diagrède*.

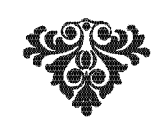
Or quelle est cette correction ? Est-ce que le poison n'y est pas comme auparavant ? Et, néanmoins, tu dis que tu l'as extrait, ou corrigé, de sorte que le poison ne peut plus nuire. Mais où est-il ? Qu'est-il devenu ? Certainement il est resté dans ton Diagrède. Expérimente-le, prends une forte dose et tu verras, et tu sentiras bientôt où est le poison.

Ainsi tu corriges le *turbith* et tu le nommes dès lors *Diaturbith*. Certes voilà d'excellentes corrections et propres à donner aux chevaux.

Prends au hasard, excède un peu la dose ordinaire et tu trouveras aussitôt où est le poison.

Corriger n'est pas ôter; si quelqu'un est méchant par sa faute et que pour cela il soit puni ou corrigé, cela ne profite pas plus longtemps que ne voudra celui qui aura été fouetté; vos corrections sont de même, parce que la chose est au pouvoir de la correction et non pas sous le tien.

(*A suivre.*) ERNEST BOSC.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Le Siège d'Éden

Nous sommes heureux d'offrir aux fervents de la métaphysique ces quelques pages rarissimes qui servent d'introduction à un poème symbolique sur la chute d'Adam. Les livres d'occultisme présentent d'ordinaire de ce grand phénomène une théorie purement intellectuelle et pythagoricienne ; le mois dernier, nous avons eu la bonne fortune de présenter une étude purement cardiaque ou mystique sur le même sujet. Les pensées que l'on va lire, sont comme la transition entre ces deux points de vue : c'est le passage du cerveau au cœur et nous sommes certain que les étudiants désireux de s'instruire trouveront ci-après, malgré le romantisme du style, ample matière à méditation. *N. D. L. R.*

*
* *

Il est des faits historiques qui nous sont communs avec les peuples d'Orient et d'autres que nous avons jugés trop apocryphes pour les admettre dans nos livres sacrés. Les Brames, les Guèbres, et une foule de sages et savants modernes et anciens, considèrent notre globe et les diverses races d'êtres qui l'habitent comme appartenant à un ordre de succession, à l'ori-

gine duquel il est impossible de remonter. Les plus sages voient là le caractère de l'infini, soit de temps, soit d'espace, soit de *nature*, imprimé par le Créateur dans toutes ses œuvres. Les savants modernes y puisent leur système désastreux de matérialisme, où la matière engendre continuellement la matière ; d'autres savants égarés y ont trouvé la métempsychose ou mille autres absurdités qui ont produit les idoles du paganisme.

Moïse, dans la Genèse, se rapproche plus que nous ne croyons généralement de l'idée des premiers sages que nous citons. De quelque manière que l'on traduise son *In Principio*, nous sommes toujours renvoyés à une époque indéterminée à laquelle l'être du temps ne peut point atteindre. Saint Jean ne dit-il pas aussi *in principio erat verbum*. Attribuons-nous pour cela un commencement au Verbe éternel ?

Le combat de Lucifer et de ses légions, précipités de la lumière dans les ténèbres, l'existence de races méchantes qui ont peuplé la terre et qui se sont entre-détruites, Éden attaqué et envahi par les races méchantes, sont des faits consacrés par presque toutes les croyances.

Chez nous, nous ne déterminons pas comment Lucifer a habité sur la terre, dans nos ténèbres ; si c'est en animant des corps quelconques ou en faisant sa demeure dans les astres, les fleuves, les fontaines, les forêts, etc., comme plusieurs légendes anciennes l'avaient établi, ou bien s'il n'y a jamais régné que par son influence et en nous éclairant de ses feux astraux. Son existence ainsi que son pouvoir sur toutes les

créatures, sont attestés par l'Écriture sainte ; les moyens qu'il emploie pour se communiquer à nous, et la nature de son existence nous sont moins connus.

Éden, selon nos idées générales, était un lieu de délices sur la terre, où des créatures parfaites jouissaient d'une éternelle félicité, et d'où ces mêmes créatures, desquelles nous descendons, avaient été chassées à la suite d'une prévarication dont la suite pèse sur toute notre race.

Le fond et le résultat de la chose coïncide avec les traditions des Orientaux, qui possèdent des détails beaucoup plus étendus que les nôtres. Sont-ils favorisés ou ne possèdent-ils de plus que nous que des erreurs ? Ce n'est point la question ; si nous jugeons des lumières et des morales par les fruits, nous reconnaissons que nous avons tous également méprisé les dons du ciel et, par conséquent, fermé la porte à des lumières plus étendues. Nous savons que Moïse n'a pu dire que ce qu'il a dit à cause de la brutalité du peuple qu'il instruisait ; et qu'il lui a même fait des commandements qui n'étaient que relatifs à la dureté de son cœur ainsi que le Verbe lui-même nous l'apprend.

Si l'ineptie des Juifs a posé une digue qui leur a barré le torrent de lumière qu'ils pouvaient recevoir par Moïse, il faut avouer que nous n'avons guère plus de capacité. Combien ne devons-nous pas gémir sur la masse de notre race, lorsque nous considérons l'idée que nous nous sommes vulgairement faite de la simple manducation d'une pomme, et d'un reptile tentateur, pour déterminer un acte qui a amené un

bouleversement tel que notre éternité est passée dans le temps, que notre lumière a été engloutie dans les ténèbres, et que nous-mêmes nous avons été entraînés du sein de la gloire éternelle et précipités au fond de l'abîme infernal, d'où aucune puissance ne peut nous racheter, que celle de Celui même qui nous a créés. Une tradition semblable sans l'esprit qui l'a dictée, qui peut seul nous révéler le mystère, doit nécessairement nous conduire au hideux fanatisme ou à l'idolâtrie.

Cependant, remarquons-le bien, c'est par le goût et par la vue que s'est opérée la séduction ; c'est par l'acte de la manducation que s'est opéré le passage de l'être éternel dans le temps et qu'il a été entraîné dans l'animalité ; et aujourd'hui c'est par la manducation que le Rédempteur nous a enseigné dans la Sainte Cène que nous pouvions trouver un moyen pour repasser du temps dans l'éternité.

Il n'y a rien de plus sublime que la lettre de la révélation lorsque l'Esprit s'est élevé en notre faveur, comme il n'y a point d'arme plus meurtrière si l'esprit qui l'a dictée nous abandonne.

En traçant le siège d'Éden nous ne nous écartons en rien de la révélation ; nous donnons l'histoire de cet événement fameux telle que Moïse nous l'a transmise en peu de mots, et ce sont ses propres paroles auxquelles nous donnons la forme métaphorique qu'employaient les sages de l'Orient dans la description de leurs mystères.

L'existence de Satan comme prince de la Colère et souverain dominateur de la Terre, est consacrée dans

tous les cultes, quoique sous des noms différents. Comme partout on a matérialisé cette puissance en la soumettant à l'intelligence humaine, on n'a enfanté que des erreurs, et avec elles les plus désastreuses idolâtries, soit qu'on l'ait considéré comme Satan tentateur ou comme mauvais principe, etc.

Une puissance qui lutte continuellement contre le bien et qui doit être éternelle, nous fournit certainement l'idée la plus atterrante qui existe. Il n'y a cependant rien de plus vrai que Satan est éternel et en même temps il n'y a rien de plus certain qu'il commande dans ce monde à tous les êtres qui y sont enchaînés, que son esprit domine sur tout et dicte partout ses lois ; s'il n'en était point ainsi, tous les êtres jouiraient de leur perfection primitive, et il n'y aurait ni souffrance, ni mort, ni corruption.

La clef du profond mystère de l'existence de l'abîme infernal ne se trouve que dans le christianisme, dans cette religion d'amour trop inconnue, et là seulement est aussi le bouclier qui peut nous garantir d'une puissance qui nous est devenue tellement identique que depuis la conquête d'Éden nous croissons sur sa racine, nous ne nous alimentons que de ses essences.

Décrire en notre langage le siège d'Éden, cette œuvre qui appartient à l'éternelle création, n'est pas chose si facile ; nous ne pouvons qu'inviter le *violent* qui veut atteindre au domaine céleste à franchir les limites de l'illusion, abandonnant tout ce qui est sensible et intelligible, abandonnant son être du temps avec toutes les facultés qu'il a pu en recevoir dans ce

monde, pour s'élever par son être éternel sous la loi d'amour à la région qui est propre à cet être.

Il est des principes fondamentaux en métaphysique comme dans toutes les sciences exactes. Celui que nous posons ici est qu'avec des éléments et des instruments appartenant au temps, nous ne pouvons point atteindre à l'éternité. A présent, serons-nous compris lorsque nous dirons que l'Épouse, le but du Combat d'Éden, eût été enlevée par la puissance infernale si un germe de vie n'avait point été apporté dans le temps et placé dans tous les Êtres et dans toutes les choses par l'Époux qui a suivi l'Épouse. Ceci appartient au mystère de l'incarnation où le Verbe est tout, donnant à tout sa vie et par elle la puissance de recouvrer et Éden et les régions de l'Amour.

Le Verbe éternel, qui par sa mort a placé partout ce germe, a aussi prouvé par sa résurrection que si la lettre ne pouvait point arriver à l'Éternité, l'esprit ou le Verbe, sans la lettre comme en toute chose et en tout être, pouvait y atteindre et ressusciter avec lui tout ce que la mort avait englouti, ramenant l'Être perdu au sein de la gloire éternelle, uni à l'épouse immuable ou la Colombe, la Parfaite, l'Église, l'Humanité ou mille autres noms qui ne nous feront jamais rien connaître de cette épouse ; car elle nous restera à jamais celée, excepté que, rêvé de nouveau, l'Esprit nous la nomme en langage céleste et éternel.

Le siège d'Éden ou l'acte du passage des créatures paradisiaques sous la loi de la colère est une œuvre de l'éternelle création qui a amené l'ordre actuel dans lequel nous sommes captifs.

L'acte de la rédemption dont la connaissance ou la bonne nouvelle est arrivée jusqu'à nous, est également une œuvre éternelle de la céleste création par la puissance de laquelle toutes les créatures sont rappelées de la mort à la vie, du temps à l'éternité glorieuse.

Ces deux actes, réduits à leurs premiers éléments, sont très simples : le péché et la mort arrivent par un seul dans le monde, et tout est perdu. La grâce et la vie qui en étaient chassées y rentrent par un seul, et tout est sauvé.

Si la sagesse nous montre aujourd'hui ce que sont ces deux actes qui n'en forment qu'un, et qui sont éternels, infinis, et en même temps la source de toute la gloire et de toute la félicité des cieux ou de leurs habitants comme de toutes les créatures telles qu'elles puissent être, notre intelligence doit demeurer anéantie et tout être doit publier en son langage la gloire de l'Éternel et attendre en paix et en amour l'accomplissement de l'œuvre de l'éternelle résurrection.

Une erreur presque générale est que les enfants de la terre veulent toujours voir la résurrection ou rédemption comme la chute ou conquête d'Éden à une époque déterminée ; ils le veulent ainsi parce qu'ils ne voient partout que l'être temporel, quoiqu'ils ne devraient le voir nulle part, puisqu'il est l'être secondaire qui ne peut jamais être que la conséquence de l'être essentiel ou éternel. Moïse a été une lumière transcendante qui a prêté les merveilles de la création éternelle et nous les a communiquées dans le temps. Aussitôt l'être du temps s'en est emparé et a tout arrangé à sa mesure, tandis que Moïse n'a parlé qu'à

l'Être éternel à travers l'Être du temps et pour celui là tout est éternel.

Le Verbe est venu sur la terre; il a publié les merveilles de l'éternité par des œuvres, en faisant lui-même ce qu'il nous commandait de faire, en donnant sa vie éternelle pour ses ennemis, en descendant pour eux aux enfers qu'il a embrasés et consumés par les feux de son amour, et il en a ramené tous les êtres captifs pour les conduire au sein de la gloire et il nous a dit : Suivez-moi. Il a plus fait ; il a mis en nous le germe de celui qui seul pouvait le suivre, et il nous a laissé son Esprit avec la puissance de développer ce germe. Pendant sa vie il a parlé en paraboles à l'Être éternel son frère à travers l'Être du temps, mais il n'a rien écrit ni commandé d'écrire. S'il a permis à ses apôtres de le faire, c'est par condescendance pour notre faiblesse, car il savait que son esprit était plus que suffisant. Remarquons que par la lettre on ne parvient à l'être essentiel qu'à travers l'être du temps, et que celui-ci, instrument de Satan, ne manque pas sous l'impulsion de son moteur de s'approprier ce qui appartient à son captif et d'employer cette lettre pour lui donner la mort qu'elle renferme, et par là empêcher qu'il ne vive ; car la vie de l'être éternel est la mort de l'être temporel appelé dans ce monde par Satan. Il faut que ce dernier rentre dans le sein de sa mère, qui est tout le monde connu, sous la loi de la Colère, pour être rappelé de nouveau par l'Elohim du sein de sa nouvelle mère, Éden, sans la loi d'amour et captif dans ce monde corrompu.

Si cette rentrée dans le sein de notre mère tempo-

relle ne peut pas être saisie par nos facultés comme il est arrivé à Nicodème, comment comprendrions-nous la défaite des enfants de la Colère qui, sans cesser d'être immortels, meurent pour arriver aux lieux où n'est admis que la vie abélique ou la vie d'amour? Comment comprendrions-nous aussi de quelle manière le nouvel Abel meure pour ses meurtriers et couronne sa victoire en donnant sa vie pour les faire triompher, afin qu'ils arrivent par lui pleins de magnificence dans les régions de l'Amour, dont les voûtes retentissent d'allégresse à la vue des armées triomphantes dans la parfaite unité qui viennent y déployer la gloire de l'Éternel.

Nous publions aujourd'hui la conquête d'Éden par Satan ; nous le pouvons, parce que, dans cet acte, nous passons sous le joug du temps et avec toutes les créatures, nous soupirons et gémissons pour notre délivrance ; de même nous pourrions publier la victoire de l'Elohim sur ce même Éden, nous le pourrions à l'instant même, car l'acte est éternel, de tout temps, de tout lieu ; mais aujourd'hui on ne nous entendrait pas. Il faudrait pour cela que les enfants de la terre guidés par l'amour, eussent fait un pas vers l'éternité, vers Éden, leur ancienne patrie. La résurrection est continuelle, elle n'a jamais été interrompue un seul instant ; cependant elle reste celée à l'Être temporel, tant qu'il est le Serpent, l'instrument de Satan, aussi longtemps enfin que nous sommes *nous-mêmes*, que nous pouvons vouloir et désirer quelque chose pour nous. O abnégation! partout l'on te prêche et tu n'es pratiquée nulle part! Celui cependant qui ne

renoncera pas à soi et à tout ce qui peut être vu, connu et possédé, soit dans le ciel, soit sur la terre, n'arrivera jamais à l'éternité. Or la sagesse nous dit à présent que nul n'y arrive que par son frère, par ce frère qui est en nous, cet Abel que nous mettons à mort, lui qui est le seul héritier des cieux, l'élu, le seul agréable à l'Éternel ; mais, ô mystère insondable, Caïn le meurtrier périra-t-il ? Le réprouvé est-il sans espérance ? Écoutons le nouvel Abel, le Verbe éternel qui nous répond sur le Calvaire ; il meurt pour ses meurtriers, il descend aux enfers à leur place, et tous sont rachetés, tous sont sauvés sans en excepter un seul !

Lorsque nous décrivons l'âme de Satan, nous plaçons dans les rangs de ses soldats tous les êtres connus, soit animés, soit inanimés ; parce que tout étant sous la loi de ce prince, doit nécessairement lui obéir et le servir selon sa nature et ses facultés.

Nous devons à présent considérer que le siège d'Éden n'est point un acte du Temps mais une œuvre éternelle de laquelle s'élève le temps comme une explosion phénoménique. Ici nous n'avons point d'expression pour nous faire entendre ! Un mystère fameux se développe dans l'éternité, l'amour a fait briller son armure, la force de son bras s'est déployée, l'univers entier a été témoin de la vaillance de ses guerriers, le champ de bataille est infini. Il est changé par la victoire en un soleil de gloire ; les vaincus sont glorifiés par les vainqueurs, et les vainqueurs deviennent tout éclatants de magnificence par les résistances des vaincus ! Tout est confondu dans l'unité, dans laquelle

il faut que tout soit réduit pour passer au grand jour du repos et de la consommation dont Éden, l'éternel et sublime Éden n'est que le parvis.

Là, Caïn et Abel ne sont qu'un ; ils sont l'Époux éternel à jamais uni à l'Épouse ; ils sont ce que nulle puissance temporelle ne peut comprendre, nul langage exprimer. C'est alors que le temps paraît comme un voile qui vient couvrir trop d'éclat, trop de grandeur et trop de gloire, et il subsiste jusqu'à ce que les organes célestes des créatures puissent supporter la vue des nouveaux cieux qu'elles vont occuper. Comment comprendrions-nous dans le temps ce qu'est la victoire d'un enfant d'amour éternel ; nous voyons dans notre ordre de choses le triomphe dans la chute ou destruction de notre ennemi, et l'enfant d'amour ne trouve de victoire que dans le triomphe de son ennemi en mourant pour lui et le forçant, sans blesser sa volonté, à vivre de sa vie et à posséder par lui plus encore qu'il ne peut désirer.

Les créatures que Satan appelle dans son domaine y sont de par sa puissance multipliées à l'infini pour attaquer Éden sur autant de points différents, ce que nous n'avons pu exprimer en langage du temps. De même il nous est difficile de faire comprendre comment il suffit que nous appartenions à un chef quelconque, que nous soyons enrôlés sous son étendard pour *présentier* et participer à tous les hauts faits, soit dans le bien, soit dans le mal, comme si nous étions nous-même le guerrier qui agit. Cependant tout ne se fait-il pas par l'impulsion d'un seul esprit, tout par lui ne forme-t-il pas qu'un seul corps ? A présent,

condamnons, maudissons nos frères parce qu'ils sont couverts de nos propres iniquités! O lien de fraternité! pourquoi parle-t-on de toi puisque l'on te connaît si peu. O image de l'Éternel! combien tu es moins connue encore! Serais-tu cette image, si tu ne renfermais pas tout!...

Si nous méditons sur les événements qui ont eu lieu sur la terre et que nous a transmis l'histoire, nous reconnaîtrons que tous les crimes et tous les horribles sentiments que nous avons mis en jeu sont tous identiques à notre race, et que les éléments eux-mêmes ont de tout temps joué le rôle que nous leur avons prêté. Ici nous n'expliquerons point comment la férocité des animaux provient de l'homme; il suffit, pour le prouver, d'admettre que cet homme est le chef ou la tête de la création.

C'est donc toujours l'homme que nous avons peint en décrivant la fureur des animaux depuis le déviathan jusqu'à l'insecte. C'est lui-même qui, comme chef ou tête de la création, se représente dans tous ses membres. Voyons-le d'ailleurs dans sa conduite morale s'élevant continuellement sur la destruction de ses semblables, s'enrichissant de leurs dépouilles; faisant enfin ce que ni sa forme ni ses forces, ni ses lois ne lui permettaient de faire physiquement.

Une distinction bien essentielle à saisir est celle que nous décrivons dans la seconde cohorte de l'armée d'Orient; et l'homme uni à son être éternel dans le temps pour constituer Caïn, le seul être qui ait le droit de naître dans notre domaine et d'y dominer.

Notre être animal se compose de tout ce que nous

pouvons connaître de nous et en nous; en arrivant dans ce monde, il enchaîne Caïn, l'être satanique qui est le vainqueur d'Éden. Il l'enchaîne d'abord assez pour permettre à l'éducation d'offrir à la société un animal doux, sensible et même bienfaisant. Mais, remarquons-le, l'être essentiel, éternel, reste enchaîné; s'il se montrait il dévorerait tout, il consumerait tout, car il est infernal, et il ne déchire que trop souvent le voile de miséricorde qui est ce même être extérieur, lorsque les passions déchaînées montrent le fond de son être.

Remarquons encore que notre être animal est ce que l'Écriture appelle la chair et le sang, non le corps matériel, mais le cercle de nos sens, facultés et puissances; c'est de lui dont il est dit : qu'il n'héritera point du royaume des cieux, quoique les hommes lui aient tracé la route et lui aient bâti des temples ou tours de confession. C'est encore de lui dont il est parlé, lorsque le Rédempteur dit à son disciple : Ce n'est point la chair et le sang qui vous a révélé que j'étais le fils de Dieu, parce que l'être extérieur, par aucune de ses facultés, ne peut jamais s'élever hors de son domaine animal; il ne peut rien connaître ou nommer de ce qui appartient au Royaume éternel.

Caïn, comme nous le démontrons, est enchaîné dans l'être animal; il n'y est cependant point captif puisqu'il y communique la vie. Mais observons bien ce point essentiel, il y est volontairement enchaîné ou caché; sa position avec nous est vraiment la même que celle dans laquelle Moïse le peint avec le serpent

à l'entrée de l'Éden ; il ne peut y pénétrer à découvert parce qu'il est un feu qui dévorerait et l'Épouse et Éden ; alors il reste caché dans l'animalité pour conquérir par elle cette épouse, et lui fournir, par cet intermédiaire une nature propre à subsister dans l'abîme infernal, ce qu'il espère toujours exécuter à la mort de chacun de nous.

Puisque nous avons en nous Caïn, il est de toute impossibilité que nous n'ayons pas Abel, car ce qui a été uni une fois l'est et le sera éternellement. Abel est l'être éternel qui appartient aux régions de l'Amour ; c'est de lui que vient le salut; nous ne pourrons point communiquer la vie de cette parole, et nul ne la comprendra si l'esprit d'amour ne s'élève lui-même dans son cœur ; de même nous serons encore bien moins entendu lorsque nous dirons que de Caïn, son frère, vient la gloire du salut et que c'est de lui que les cieux attendent toute leur magnificence !

Pour arriver à la connaissance des hauts mystères, nous devons bannir toutes nos idées de temps et de lieu, nous devons nous élever hardiment dans les régions de l'éternité, et nous le pouvons puisque notre être essentiel est éternel.

Quant à notre être animal, temporel, abandonnons-le dans sa région. Seul, il est le serpent que nous indique Moïse, l'instrument du tentateur ; uni à Caïn ou à l'Être éternel, sous la loi de l'orgueil et de la colère, il est notre plus grand et notre plus dangereux ennemi ! Comme animal, il ne peut nullement nous nuire, il est, c'est-à-dire il était le plus beau des animaux que JEHOVA eut créé en Éden, et il a con-

servé, dans le domaine de la mort, son analogie avec son existence primitive. Or, remarquons-le bien, si l'esprit d'amour nous anime, nos passions les plus violentes, nos facultés les plus puissantes, seront employées à faire d'autant plus de bien dans notre cercle social, que l'instrument aura plus d'énergie ; de même si nous sommes animés par l'esprit d'égoïsme, de haine, etc., ou de Satan, et tel est malheureusement notre cas dans ce monde, nous ferons d'autant plus de mal que dans l'autre hypothèse nous pouvons faire davantage de bien.

Aujourd'hui, que nous jugeons tout superficiellement, et même sur le seul témoignage des sens, nous estimons ou nous condamnons les êtres d'après la nature ou la capacité de l'instrument.

Le Rédempteur n'en jugeait point ainsi : tous ceux qui n'étaient que justes ou pécheurs extérieurement étaient égaux à ses yeux, et même il s'éloignait du juste qu'il nommait sépulcre blanchi, et il se rapprochait du pécheur qu'il traitait avec bonté ; or, il n'enseignait à tous qu'une seule chose, l'Amour !... « Aimez-vous les uns les autres, disait-il ; à cela je reconnaîtrai que vous êtes mes disciples », c'est-à-dire chrétiens. Il savait que l'amour était tout, pouvait tout, et que le pauvre être animal, entre ses mains, pouvait devenir la créature la plus belle ; comme il savait que quoi que ce soit qu'il fît sous la loi de l'orgueil, il ne pouvait que commettre l'iniquité.

Le Verbe éternel nous recommande à tous de nous aimer les uns les autres, non que nous le puissions faire, mais parce qu'il est toujours prêt en nous à le

faire pour nous. Seulement dans notre ordre extérieur employons toutes nos facultés au bien de nos semblables, comme nous les employons au nôtre ; et lorsque nous aurons fait le peu qu'il est en notre pouvoir, le Verbe fera en nous ce pourquoi nous n'avons aucune capacité, *il aimera en nous nos semblables !* et l'Univers entier se présentera pour nous sous un nouvel aspect.

Remarquons bien la simplicité des paroles du divin Rédempteur ; il commande à l'être le plus grossier de ne pas voler et à celui qui s'est abstenu de ravir le bien des autres, de renoncer à celui qu'il possède, afin qu'il puisse venir aimer en lui pour y accomplir ce qui est impossible à l'homme mais non à Dieu. Or si nous ne faisons pas ce que notre propre morale ou éducation nous indique de faire, comment ferions-nous ce que nous indiquerait une morale plus élevée ?

Rien n'est plus simple et plus admirable que la religion d'Amour ; elle est la seule et unique, car l'adoration en esprit et en vérité ne peut se faire que par l'amour, et l'amour de Dieu ne peut se prouver que par l'amour de son prochain !

L'image du Créateur, dont nous parle Moïse sous le nom d'Adam, qui se montre ou s'élève triomphant à la racine de tous les êtres, et qui vient couronner toute création, est l'enfant d'amour ou l'être qui peut aimer, et dont le germe est partout. Par la présence du Verbe, le nouvel Adam peut s'élever de nouveau dans tous les êtres, quoique, dans les mystères de la conquête d'Eden, cet enfant d'amour ait été en-

chaîné par Satan, et que Caïn ait reçu par lui le pouvoir de le détruire aussitôt qu'il naît dans ce monde.

Les anciens sages ont toujours considéré Adam, Caïn, Abel, etc., comme des êtres cosmogoniques, qui sont êtres et racines d'êtres, qui sont en nous et qui sont nous-mêmes. Adam, sous la loi d'amour, est l'image parfaite ou l'Elohim racine de notre être céleste, celui dont il est dit : les Elohims créèrent les cieux et la terre. Le même Adam, sous la loi de la colère, est Satan, aussi racine de notre être, mais qui ne peut engendrer que Caïn dans ce monde.

Toutes les créatures de ce monde n'ayant de facultés que pour haïr, puisque Abel est mort en toutes, composent l'armée de Satan.

L'enfant d'Amour, qui compose l'armée d'Éden sous le commandement de l'Elohim, est ce même Abel, mort à l'origine des êtres, et qui, par conséquent, n'est plus à trouver sur la terre.

Moïse, bien mieux encore que les sages Égyptiens et Chaldéens, connaissait les hauts mystères. Il savait que l'éternelle création n'était que l'expression de la Divinité, et que le Créateur pouvait, en soufflant sur la poussière, en faire sortir son image. Il nous explique, en notre langage du temps, le mystère de la création tel qu'elle a lieu éternellement, et notre intelligence, en la saisissant, conçoit notre ordre de choses qui s'élève du chaos, comme si dans ce chaos tout n'existait pas dans son complément ; l'Éternel lui-même ne remplit-il pas tout de sa présence, et où il est, tout n'est-il pas ?

Il est incontestable que Dieu est tout, qu'il est infini et qu'il ne peut à jamais y avoir que lui.

Dès lors, l'universelle création, qui ne peut être que lui-même manifesté, a toujours été et sera toujours ; et toutes les créatures peuvent y lire selon la nature de leurs facultés.

Nos cinq sens sont les portes par lesquelles nous arrive l'ordre actuel de ce monde. Notre intelligence place les limites du domaine qui nous enchaîne, et par aucune puissance de ce monde nous ne pouvons sortir du cercle que nos facultés ont tracé. Le siège d'Éden nous indique le passage du domaine de l'amour que nous avons perdu pour entrer dans celui de la mort, où nous sommes exilés. C'est pourquoi nous pouvons en balbutier, mais nous ne pouvons, comme nous l'avons dit, qu'indiquer la limite qu'il faut franchir pour arriver à la nouvelle patrie.

Lucifer, qui joue l'un des plus grands rôles dans l'armée de Satan, a certainement précédé notre race. La révélation nous apprend que lui et ses anges furent précipités dans les mêmes ténèbres où nous sommes enchaînés aujourd'hui. Beaucoup d'anciennes traditions attestent qu'ils constituèrent sur la terre une race d'êtres très méchants, qui, après s'être presque tous entr'égorgés, furent remplacés par d'autres races plus douces, lesquelles eurent beaucoup à souffrir de quelques individus de la race de Lucifer qui avaient survécu au massacre général ; c'est pourquoi les peintres et sculpteurs de l'antiquité, sur le rapport de ces traditions, empruntèrent leur forme à queue et à cornes, ainsi que leur couleur noire, pour peindre des

êtres méchants, qu'ils nommaient déesses ou démons.

Pour expliquer la nature et la puissance de Lucifer et celle des races qui lui ont succédé, nous publierons un autre ouvrage sur l'origine des races, dans lequel nous développerons les mystères de la succession de ces races dont l'existence est consacrée par la plupart des monuments antiques comme par les traditions de presque tous les peuples de l'Orient.

Là seulement nous pourrons démontrer avec clarté comment, par la même raison que nous renfermons dans nos sens toute notre postérité, nous renfermons en nous, comme en un livre roulé, toutes les races qui nous ont précédés, et nous pouvons les lire par une faculté indescriptible, que nous pouvons nommer mémoire de l'esprit.

Cette faculté peut se développer en nous comme cela a eu lieu en Moïse et en plusieurs autres sages de l'antiquité. Nous devons déjà concevoir que si nos descendants comme ceux de tous les autres êtres, germes ou pépins, sont infinis, nos antécédents le sont également.

Nous devons ajouter que si nous ne sommes pas tout à fait d'accord, ni avec les savants, ni avec les morales du jour, c'est que nous avons puisé à une source différente ; nous n'avons point cherché la science dans la nature extérieure, mais dans les choses d'en haut. C'est dans l'évangile de saint Jean que nous avons reconnu que la lumière extérieure ne nous arrivait point du soleil, et nous avons expliqué comment elle s'élevait de la terre sous l'influence du soleil et des autres astres, en face desquels elle allait

en convergeant former l'atmosphère lumineuse à travers laquelle nous apercevons le soleil comme un corps obscur. Ainsi, de même que nos pères ont longtemps cru que le soleil tournait autour de la terre, parce que leurs sens le leur indiquaient, de même, et par une erreur égale, nous avons cru que la lumière nous arrivait du soleil. Nous développons ce phénomène dans le livre du *Triomphe de l'Amour* sur le fanatisme et le matérialisme.

Toutes les difficultés, jusqu'aujourd'hui insurmontables, qui se sont élevées en métaphysique sur l'origine et sur la cause du mal, comme sur la réprobation et tant d'autres, s'éclipsent devant la lumière. Le siège d'Éden, que nous présentons sous un aspect si atterrant, peut nous fournir la clef des mystères du temps et de l'éternité, si, brûlant du désir de marcher sous les étendards de l'amour, nous demandons à l'Elohim toujours vainqueur, ou Verbe éternel qui est en nous, de nous conduire dans les régions paradisiaques où seulement nous pourrons revêtir l'armure de l'enfant d'amour, et devenir enfant.

Alors, guidés par la sagesse, nous marcherons sous la loi d'amour ; nous ne tremblerons plus à l'idée de l'abîme infernal ; et Satan, pour nous, ainsi que sa terrible armée, n'aura plus rien de redoutable.

Nous saurons qu'il n'y a que Dieu, que tout est Dieu, et que Dieu est tout amour. Lorsque les feux de l'abîme seront embrasés, lorsque ses furies se déchaîneront, nous verrons partout la puissance de l'éternel Créateur qui commande partout, et qui accomplit toujours sa volonté. Or, le Créateur ne peut vouloir

que la gloire et la félicité de toutes les créatures. L'amour alors nous instruira des mystères de l'amour; il peut seul nous montrer comment toute la gloire et toute la magnificence des habitants des régions célestes est due au triomphe des enfants de l'amour sur ceux de la colère, triomphe qui consiste à rappeler ceux-ci des confins les plus reculés de l'abîme, pour les placer, par une éternelle résurrection, au sein de la gloire et de la félicité.

L. D. L.

ÉTUDES TENTATIVES

I

Et « les vrais adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs que le Père demande. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité », a dit Jésus-Christ. (*Saint Jean*, 4, 23-24.)

En esprit et en vérité, et non en image et en perversité pour notre propre compte et par nos jugements.

Quel est après ceci le péché impardonnable, celui contre l'Esprit-Saint. (*Saint Mathieu*, 12-31.)

Jugez-en vous-mêmes.

Pourquoi ne peut-il pas être *remis*, pardonné?

Parce que l'Esprit, qui peut tout remettre, peut tout changer dans son immense miséricorde; que pour-

rait-il faire à celui qui l'a violé lui-même, qui a commis le crime le plus épouvantable qui puisse exister ?

Celui qui l'a commis, connaît tout, donc il n'a plus rien à apprendre. Il a tout fait, tout forcé; tout s'est incliné sur son passage, il ne lui reste donc rien à faire. Il ne lui reste plus d'*action* possible, donc plus de vie. Oh ! être misérablement malheureux, qu'as-tu fait de ton âme, de ton étincelle vivante et divine ?

Mais Dieu le Père ne détruit pas ; d'âge en âge, de millions de créations en millions d'êtres, l'esprit qui s'est réduit à ce point-là par la volonté personnelle *volontaire : je* veux, se pétrifie et redevient chaos.

Celui qui a pitié passe. Il voit par l'Esprit *Saint* la peine incommensurable, inimaginable de cette pétrification morte, de cette âme-pierre. Il se sacrifie, il pénètre ces ténèbres atroces à voir, et combien plus à endurer. Il donne sa vie pour la reprendre, car telle est la loi qu'Il a reçue de son Père qu'Il peut quand Il le veut la perdre pour la retrouver.

« Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. » (*Saint Jean*, 10-18.)

Il la perd, Il souffre et Il la retrouve finalement, dans des éternités sans nombre, au centuple.

Cela nous fait frémir, rien que d'y penser, et nous ne pouvons pas même le concevoir de la manière dont cela est.

Pourquoi le Christ est-Il le couronnement du Père, pourquoi est-Il l'Agneau sans tache, l'unique exemple, Lui *Seul* absolument pur ?

Parce que Lui seul a pu dire : « Je ne puis rien faire de moi-même, selon que j'entends je juge, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (*Saint Jean*, 5-30.)

Pourquoi est-Il la *Vérité*, la *Vie* et le *Chemin* ? Parce que Lui seul agit en connaissance de cause, parce qu'Il se contente d'être le Fils, que le Père Lui donne son esprit (*Saint Mathieu*, 12-18) et qu'ayant voulu être le dernier et non le premier, Il a devancé les autres par son humilité et son obéissance.

L'univers sait que Lui seul ne trahira jamais le Père, et l'univers lui obéit.

L'univers sait que l'Esprit abonde en Lui et à son tour il l'a choisi comme exemple. Et quel exemple facile à suivre !

Avant de nous mettre à n'importe quelle œuvre, faisons taire un moment le tumulte qui est en nous et demandons de tout notre cœur : « Père, que *ta* volonté soit faite et non la mienne » ; puis, si au moment même, nous sentons comme un aiguillon secret nous avertir que ce que nous allions faire n'est point la volonté de Celui que nous avons invoqué, ayons le courage d'y renoncer !

II

LE MYSTICISME

Le mysticisme est, comme toute chose, très peu connu dans sa véritable nature.

Les uns croient que ce sont des rêves plus ou moins valides, une sorte d'enivrement, de bercement de soi-même, facile à obtenir et pernicieux à suivre. D'autres traitent les mystiques de fous, et fort peu de personnes savent que le mysticisme est un travail de l'âme, tout comme un autre.

Lorsqu'un mystique est parvenu au sommet de sa propre valeur, il sait qu'il n'est rien et que s'il peut, en s'efforçant d'être fidèle jour et nuit, suivre un certain fil de conduite, il n'est arrivé à l'état d'avoir conscience d'un guide quelconque, que par la grâce de ce dernier, et que ses propres efforts à lui n'ont tendu qu'à la laisser pénétrer plus facilement en lui-même. Une fois cette grâce enlevée, il sait qu'il serait le plus inutile, le plus misérable entre les hommes. Le véritable mysticisme n'est point un rêve, c'est un travail ardu et constant qui nous mène à l'appréciation plus ou moins juste de notre propre nullité.

Le but du mystique est de suivre pas à pas celui qui le guide et dont les ordres sont précis quoique sa bonté soit grande.

Nous ne pouvons décrire le mysticisme dans toute son étendue, car il embrasse toute chose, et comme tel il a aussi ses écueils. Notre sujet se divise en plusieurs parties préparatoires et auxiliaires.

Nous voudrions qualifier les intuitions et les pressentiments de préparatoires ; les rêves et les visions d'auxiliaires.

Mais quel sera alors le véritable *pouvoir* du mysticisme, dira-t-on ?

Nous sommes bien tentés de répondre, malgré tous les sourires qui nous attendent : *il n'y a de vraie puissance sur cette terre, comme ailleurs, que celle de la prière.*

De la prière qui ne commande pas, mais qui *implore.*

Si le mystique est bien guidé, il n'implorera point que se produise un fait ou s'accomplisse une chose, qui serait contraire à la volonté de celui qu'il reconnaît comme supérieur à lui-même. Et l'extase, nous objectera-t-on encore, ce fruit divin des longues années de travail d'un mystique patient et soumis, n'occupe-t-elle pas la première place dans le mysticisme ?

Nous pensons qu'aucune chose ne peut y avoir plus d'importance qu'une autre, car toutes les questions sont égales devant Dieu, et un véritable mystique voudrait tenter à se rapprocher de Dieu lui-même et non à trouver sur sa route des choses pour son plaisir ou avantage personnel. L'extase occupera donc pour lui la dernière des places *et il n'en parlera pas ;* car si Dieu par son guide veut lui faire connaître quelque chose d'utile à lui-même ou à ses semblables, il peut le faire sobrement, clairement, en une pensée subite, ou quelques brèves paroles. *Dieu* n'a pas besoin de l'extase, mais l'homme se fatigue et son maître étant bon, lorsqu'il voit que son enfant est las, le console et le prend dans ses bras. L'âme du mystique tressaille à ce contact, mais, soyons-en sûrs, que si cette extase, eût-elle duré une minute ou une heure, *fût vraie*, les lèvres de celui qui l'aura éprouvée seront

closes à ce sujet. Nous le sentirons peut-être dans son être, à son expression, mais *il n'en parlera pas*, car il sait que ce qui lui a été donné à éprouver n'est point à lui, mais lui est, au contraire, infiniment supérieur. Comment oserait-il porter la main, afin de se l'approprier, sur ce qui n'est point dans son pouvoir de se procurer ?

Si nous avons, tout à l'heure voulu qualifier les intuitions et les pressentiments de *préparatoires*, c'est parce que ce sont eux qui nous donnent tout d'abord la conviction, vacillante encore, que des avertissements ou des messages divers peuvent nous arriver, à nous personnellement, de ce que nous nommons l'Invisible.

Les rêves peuvent déjà *aider* les mystiques à s'orienter dans leur vie ; cependant, ils occupent aussi une grande place parmi les écueils du mysticisme. Comment savoir quel rêve est vrai ?

Il faut être à ce sujet extrêmement sincère avec soi-même, et si l'impression du rêve persiste malgré vous, le soumettre à Dieu en prière. Cette dernière explique bien des choses auxquelles on n'avait point l'habitude de penser à sa lumière.

Les rêves sont souvent envoyés pour nous guider ; il faut en parler le moins possible, surtout lorsqu'ils concernent la vie quotidienne, déjà assez compliquée ; prier et tâcher de suivre la lumière qu'on entrevoit, voilà la route à suivre dans ces cas-là.

Les visions sont plus trompeuses encore que les rêves ; quand un mystique voit quelque chose, en

plein jour, ou à n'importe quelle heure, il devrait d'abord tâcher *de ne pas* la voir ; si elle séjourne quand même auprès de lui, il doit s'en rapporter à son guide et se fier à ses conseils.

On ne peut *choisir* un guide ou bien *se prendre* un guide par force ou prédilection (du moins si l'on veut arriver à de bons résultats). Tout homme qui cherche de *tout son cœur*, devrait dire : « Éclairez-moi, Seigneur, afin de faire le bien, *selon votre volonté* », et si le ciel consent à ce qu'il ait un guide spécial, soit par vision, clairaudience ou intuition personnelle, il l'aura, mais il n'est possible à personne qui veut arriver à bien, nous le répétons, d'en prendre un par sa propre volonté.

Dieu seul sait ce qui est bon pour nous, et Dieu seul peut juger de quelle manière Il veut nous faire travailler ou avancer ; nous ne le savons pas et, par conséquent, nous nous effaçons.

Ceci n'est point du tout pour dire qu'il y ait des personnes dépourvues de guides pendant que d'autres en possèdent. Loin de là. Il s'agit ici simplement des rapports plus ou moins sensibles et conscients qui peuvent exister entre guide céleste et créature humaine, et dont il est question dans ces pages comme étant du domaine très précis du mysticisme.

La vision ayant passé, et l'homme en ayant pris connaissance, il s'y conformera ensuite ; mais voici le grand écueil, c'est de se laisser aller à la contemplation prolongée de n'importe quelle communication de l'Invisible, car ceci tend à exagérer à ses propres yeux l'im-

portance de l'homme et à amoindrir celle de la cause ou du but de la vision elle-même.

Un véritable mystique ne reviendra jamais, sans ordre spécial de son guide céleste, sur aucune des révélations qui lui auront été accordées.

Il n'oserait point empiéter sur un terrain qu'on lui permet de parcourir, mais qui n'est pour cela pas encore *à lui*.

C'est en ceci que se laissent tromper bien des personnes qui croient aux visions ; elles pensent y être pour quelque chose, tandis qu'elles n'y sont pour rien.

Les images passent, la vie bat son plein, les mystiques ont peut-être quelque chose à apprendre, peut-être quelque chose à exécuter sur cette terre, mais ils ne doivent point se croire maîtres du courant de vie qui les entraîne.

Qui peut donc *devenir* mystique, est-ce un chemin ouvert à tout le monde ?

En ce qui concerne la *prière*, oui, tous peuvent être des mystiques ; quant aux diverses manifestations du mysticisme, cela est et restera toujours entre les mains de Dieu. On ne saurait forcer ces choses-là par de bons moyens.

« Heureux ceux qui ont le *cœur pur*, car ils verront Dieu » (*Mathieu*, 5-8), a dit le Christ, celui qui est chef de toutes choses et que chacun devrait désirer pour guide direct dans ce chemin si difficile du véritable mysticisme.

A quoi reconnaîtrons-nous les mystiques s'ils ne doivent point se faire connaître eux-mêmes ?

Nous ressentirons en leur présence une paix plus grande, et il résultera de nos rapports avec eux un désir plus ardent de faire le bien.

Or, il est une dernière question qui se rattache étroitement au sujet que nous venons de traiter; c'est le pouvoir *curatif* que prétendraient avoir les mystiques déjà entraînés dans la voie. Ce pouvoir peut *exister*, mais ne saurait être *commenté*, reposant, comme il le fait, sur certaines conditions de la prière qui lui seront seules favorables.

Les apôtres ont guéri de cette manière et ils ne s'en sont jamais glorifiés. La preuve existe qu'ils ne l'ont point fait par la magie, car lorsque, peu après sa conversion, Simon le magicien, étant frappé des guérisons qu'effectuaient les apôtres, leur demanda de lui *vendre* de ce *pouvoir*, afin que ceux auquels il imposerait les mains reçussent également le Saint-Esprit (*Actes*, 8, 19, 20), la réponse de saint Pierre fut plus que catégorique.

Voici ce que faisaient les apôtres, et, à ces conditions-là, tous les disciples d'aujourd'hui guériront toujours ceux qui leur seront indiqués.

Un malheureux se présentait devant l'apôtre et lui demandait de le guérir parce qu'il connaissait le don de l'apôtre. Celui-ci à son tour connaissait la grâce du Sauveur et Son pouvoir de la transférer où il Lui plairait.

L'apôtre avait pitié du malade, il lui imposait les mains et ce dernier était guéri. Pourquoi?

Parce que l'apôtre, ayant fait *abstraction de lui-même*, avait eu pitié, et à cause de ces deux choses,

ainsi que des deux personnes qui demandaient, la grâce était descendue, l'homme avait été libéré de quelques-uns de ses péchés, ce qui lui permettait d'être libéré de quelques-unes de ses infirmités. Une chose ne va pas sans l'autre et l'effet physique ne peut être produit sans la cause morale.

Or *nul* ne peut remettre les causes, c'est-à-dire les péchés que Celui qui a tout pouvoir, et c'est pour cela que *nous* ne pouvons rien *accomplir*, *nous* ne pouvons que *demander*.

Qu'est-ce alors que l'imposition des mains ?

Tout simplement l'*identification* de la personne qui a pitié avec celle qui implore la pitié. Afin qu'une miséricorde quelconque soit efficace, l'identification entre elle et son objet s'impose absolument.

Les apôtres ne *donnaient* pas de leur force, ils ne faisaient point d'efforts personnels, ils unissaient humblement et en prière l'objet de pitié avec la grâce qu'ils imploraient.

Non pas : « *Je* t'impose *ma* main, malade qui viens à moi, sois guéri », mais « Seigneur, nous ne pouvons rien, il est malade, je suis impuissant, mais si cela est *ta volonté*, tu peux *nous* guérir, nous te le demandons en pleine confiance et soumissions. »

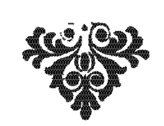
Oui, alors la grâce descendra pleinement, et la personne malade sera exaucée.

Il est une loi immuable, puisque Dieu lui-même l'a suivie, c'est celle de l'identification *extérieure* du principe qui rachète avec celui qui souffre ; et l'imposition des mains en est simplement le type.

Ce que nous avons voulu dire n'a peut-être pas été

bien exprimé, mais, si les lecteurs ont bien voulu nous suivre jusqu'ici avec indulgence, nous sommes sûrs qu'ils trouveront eux-mêmes quoi demander avec confiance à leur Divin Réparateur, afin de pouvoir mieux suivre la route qui leur a été tracée.

ZHORA.



ORDRE MARTINISTE

Suprême Conseil. — Conformément aux statuts du Suprême Conseil de l'Ordre, le renouvellement des membres du Comité directeur a lieu en janvier 1902. Une circulaire spéciale sera envoyée à cet effet aux délégués.

Toutes les cartes de M. S. C. sont *rouges* à dater du mois de décembre 1901. Toute personne qui présenterait une carte jaune abuse d'une qualification qui ne lui appartient pas et le Suprême Conseil sera reconnaissant à tout f∴ qui tiendra la main à l'exécution du présent règlement.

États-Unis d'Amérique. — En exécution du règlement élaboré par le Suprême Conseil, un poste d'*Inspecteur général* rattaché directement au B. S. C. est créé par les États-Unis d'Amérique. Le Suprême Conseil s'est de plus assuré l'appui d'un grand journal périodique qui recevra sous peu la charte d'organe officiel de l'Ordre aux Etats-Unis.

Dans l'*Echo du Merveilleux*, toujours très bien rédigé, nous trouvons à la date du 15 janvier ce très curieux article sur les tireuses d'épingles, que nous reproduisons avec plaisir, assurés qu'il intéressera vivement nos lecteurs.

Les tireuses d'épingles

PRÉDICTIONS

On parle beaucoup des voyantes, des cartomanciennes, etc., mais peu ou pas des dames aux épingles. Il y a là cependant une médiumnité incontestable, merveilleuse par excellence.

Ne faut-il pas avoir un fluide spécial et rare, pour provoquer le déplacement de ces petits bouts d'acier, de façon à les rendre capables de se disposer suivant certaines figures géométriques, losanges, triangles, etc.? Et, suivant cette disposition, évoquer le passé, dire le présent, annoncer l'avenir. N'est-ce pas là un art digne d'intérêt? Aimantation, fluides, suggestion, courants nerveux..., la chose échappe encore à nos données scientifiques.

Il y a quelques semaines, une dame se présentait chez moi en me disant : « Je suis la fameuse R..., tireuse d'épingles, rue Poncelet, la plus célèbre entre toutes. Voulez-vous que je vous fasse une expérience? On m'a dit que cela vous intéressait, et je suis venue. » Sur un signe d'assentiment, elle étala de grandes, de moyennes, de petites épingles. « Pensez à quelque chose et je vous dirai ce qui en est. » La dame m'étonna ; ses épingles se mirent en mouvement, se dressèrent, se rangèrent. « Voilà », me dit elle. C'était bien cela.

En 1884, une dame aux épingles annonça le mouvement boulangiste et en décrivit les phases diverses, depuis la gare de Lyon jusqu'au cimetière d'Ixelles.

D'ailleurs, il y a, paraît-il, une véritable dynastie de Dames aux épingles. Et on retrouve, depuis soixante ans, une dame aux épingles à l'aurore de toutes nos grandes crises politiques, comme en témoigne cette histoire contée par l'éminent professeur Talbot, ex-sociétaire de la Comédie-Française et dont il garantit l'authenticité.

« Le 23 février 1848, à l'heure où Louis-Philippe, alarmé par la défection de la garde nationale, acceptait la démission du ministère Guizot, Arthur Ponroy, l'auteur du *Vieux Consul*, allait en visite chez une vieille dame de ses amies. Il la trouva devant sa table de travail, en train de faire manœuvrer sur le tapis, comme si c'eût été des soldats de plomb, une centaine de grosses épingles. Sans prendre garde à la bizarrerie de cette occupation, le poète, à qui l'aspect menaçant de la rue donnait de vives inquiétudes, dit, à peine entré :

— Ça chauffe ferme au dehors, ma chère amie. Depuis ce matin, la fusillade ne discontinue pas. Si le roi veut réprimer l'émeute, il n'y a pas de temps à perdre.

— Bah ! répondit froidement la vieille dame, quoi que le roi fasse, il n'échappera pas à sa destinée... son heure est venue !

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire que demain, 24 février, Louis-Philippe aura perdu sa couronne.

— Vous plaisantez !... Bugeaud est un soldat à poigne... Il a dit qu'il ferait avaler aux Parisiens, jusqu'à la garde, le sabre d'Isly !

— Ils l'avaleront peut-être, mais le roi ne s'en trouvera pas mieux.

— Votre conviction me trouble... Peut-on savoir ce qui vous l'inspire ?

— Ceci.

Et la vieille dame désignait les épingles du même geste tragique que Cagliostro montrant à Marie-Antoinette la carafe enchantée.

Arthur Ponroy sortit en murmurant :

— Pauvre folle !

Le lendemain, les sombres pronostics de la « pauvre folle » étaient realisés... Le roi prenait la route de l'exil... la France était en république.

Quand tout fut rentré dans l'ordre... provisoire, le poète courut chez son amie.

— Eh bien ! lui dit-elle avec un petit sourire de triomphe.

— Eh bien ! c'est renversant ! mais puisque l'avenir est pour vous un livre ouvert, voulez-vous m'en tourner quelques pages ?

— Avec plaisir.

Les épingles étaient là, pêle-mêle, comme si, depuis la journée terrible, on n'eût pas fait appel à leur lucidité. La vieille dame reprit :

— J'étais sûre que vous reviendriez me voir et je n'ai pas dérangé mes petits oracles... Tels qu'ils sont disposés, ils disent : « Du sang ! Le trône à terre ! » C'est bien cela, n'est-il pas vrai ?

— Hélas !

— Alors, voyons la suite.

Et la vieille dame, manœuvrant ses épingles, comme elle eût fait d'un jeu de dominos, les disposa tour à tour

en carrés, en losanges, en triangles, en lignes parallèles, au gré de sa capricieuse inspiration. Tout à coup :

— Ah ! murmura-t-elle, comme possédée, encore du sang !... La République, deux tiers de lustre, trois ans environ... puis, du sang toujours !... puis l'Empire !

— L'Empire ! fit le poète en sursautant.

— Oui, l'Empire ! Voilà pour un avenir prochain... Mais il ne faut pas fatiguer mes oracles... Assez pour aujourd'hui !... Revenez plus tard... je vous en dirai davantage.

Comme l'avaient prédit les épingles, la République fit son bail, et l'Empire lui succéda. Des années se passèrent, pendant lesquelles Arthur Ponroy visita souvent la « voyante ». Elle mourut en 1859. En ce temps-là, le poète fréquentait assidûment le foyer de la Comédie-Française, et depuis la mort de sa vieille amie, il n'y entrait jamais sans adresser aux artistes, en forme de salut, cette phrase fatidique :

— Gare à l'année 1870 !... Ce sera pour la France et pour Paris une année terrible ! — Vous voilà prévenus !

Les sociétaires, Got entr'autres, et Talbot, et Delaunay, n'épargnaient à cet oiseau de malheur, bien qu'il fût l'ami de la maison, ni les lazzis, ni les sarcasmes. Un soir, dans les derniers mois de 1869, Ponroy, contrairement à toutes les règles de l'étiquette, parut au foyer en tenue de voyageur.

— Mes amis, dit-il, nous sommes à la veille d'un grand cataclysme ! C'est le dernier avis que je vous donne... Demain, je pars !

— Bon voyage ! répondit en chœur toute la chambrée ravie, en somme, d'être délivrée de cette obsession énervante.

Vint l'invasion, le siège, puis la Commune. Après toutes ces tristesses, Arthur Ponroy reparut au foyer de la Comédie. Les comédiens n'avaient plus envie de rire. On fit cercle autour du poète, on le pressa de questions... Que serait demain ?... Que réservait l'avenir à cette pauvre France ?...

« La République aura la vie dure... Elle enterrera le XIXe siècle... Mais c'est dans les cinq premières années du XXe siècle qu'elle courra les pires dangers !... »

Nous entrons dans la troisième année du XXe siècle... Ils sont proches, les temps prédits par Arthur Ponroy.

Dr BERRY.

Çà et là

Le journal *le Journal* publie en ce moment un curieux roman intitulé *Fleur de Bagne* et dû à la plume du scientifique Emile Gautier et du fin policier Goron. Les auteurs mettent en scène un héros qui monte une banque entretenue par la pierre philosophale moderne *l'Argentaurum*, obtenu d'après le système d'Emmens. Ces messieurs auraient dû citer Jollivet-Castelot.

∴

A ce propos, annonçons la transformation de l'*Hyperchimie* en une jolie revue grand in-8, très artistiquement faite et très intéressante, sous le nouveau titre *Rosa Alchemica*. Cette revue, qui a un grand souci de la science, nous repose heureusement de la métaphysique et des brouillards psychologiques qui encombrent trop souvent la littérature occulte. — Abonnements 5 francs par an chez L. Bodin, 43, quai des Grands-Augustins.

Nous lisons, dans la *Feuille d'avis* de Neuchâtel des 5 et 8 novembre 1901 la curieuse petite polémique suivante qui intéressera, nous en sommes sûrs, nos lecteurs.

Une belle idée

On nous écrit :

Dans votre numéro de vendredi 1er novembre, vous annoncez que la Suisse, qui possède déjà les bureaux internationaux des postes, des télégraphes, des chemins de fer, de la propriété artistique, industrielle et littéraire, allait

devenir probablement encore le siège du bureau international de la franc-maçonnerie.

Comme complément de cette nouvelle, nous apprenons que nous pouvons nous attendre à voir mieux encore.

Au mois d'août de l'année dernière, un de nos compatriotes à l'étranger proposait au congrès international de l'assistance publique et de la bienfaisance privée, qui réunissait à Paris des délégués du monde entier, de fonder une union universelle des institutions destinées à combattre l'alcoolisme, la prostitution, la tuberculose, afin d'établir un lien très désirable entre toutes les sociétés de la Croix rouge, de la Croix et de l'Étoile bleue, de la Croix blanche, des Amies de la jeune fille, des colonies de vacances, des écoles ménagères, des sociétés de secours mutuels, des assurances contre les maladies, les accidents, l'invalidité, la vieillesse. Par ce moyen, on parviendrait à créer une organisation forte et générale de l'assistance, de la bienfaisance, de la charité, de la même façon qu'on a procédé pour les postes, les télégraphes, les chemins de fer.

L'idée fut très favorablement accueillie ; toutefois, les organisateurs du congrès furent d'avis que, eu égard aux difficultés diplomatiques qui pourraient surgir, la France devrait décliner la mission de prendre une telle initiative ; mais, de tous les pays du monde, la Suisse était la mieux placée pour faire aboutir ce projet.

M. Lachenal, délégué de la Suisse, est au courant de la question, et M. Casimir-Perier, président du congrès, dans une lettre que nous avons eue sous les yeux, annonce qu'il inscrira ce projet, qui a toutes ses sympathies, au programme du prochain congrès.

Voir la Suisse, notre chère patrie, devenir le centre d'une union universelle de tous ceux qui, sur la terre, luttent contre le mal, cherchent à soulager les misères humaines, et à faire régner partout la paix et la charité, n'est-ce pas le plus splendide idéal que nous puissions rêver ? Tous nos hommages au Neuchâtelois assez hardi pour émettre cette idée et en suggérer les conséquences au congrès universel de Paris.

UN DE VOS LECTEURS.

(*Feuille d'avis* de Neuchâtel, 5 novembre 1901).

Monsieur le Rédacteur,

Me permettez-vous de poser une question à « un de vos lecteurs » ?

A propos de votre entrefilet relatif à l'établissement possible en Suisse d'un « bureau international de la franc-maçonnerie », votre honorable correspondant nous annonce à son tour que « nous pouvons nous attendre à *mieux encore* ». Il serait question de faire de notre pays le centre d'une union universelle de toutes les institutions d'utilité publique du monde entier. Ce vaste (projet puisse-t-il n'être pas trop vaste !) est certes, comme le dit encore votre correspondant, « le plus splendide idéal que nous puissions rêver » pour l'humanité en général, et pour la Suisse en particulier. Mais c'est précisément parce que je trouve l'idée grandiose, admirable, que je reste perplexe devant ces mots d'introduction : Nous pouvons nous attendre à *mieux encore*. Mieux encore que la franc-maçonnerie, cela signifie en d'autres termes qu'en attendant « mieux encore », les francs-maçons nous feraient déjà bien plaisir et beaucoup d'honneur en choisissant la Suisse pour leur centre.

Alors, Monsieur le Rédacteur, je serais reconnaissant, et bien d'autres avec moi, à « un de vos lecteurs », s'il voulait bien nous indiquer quelle gloire, quels incommensurables avantages et quels suaves bienfaits il pense devoir découler de l'établissement chez nous d'un bureau international de la franc-maçonnerie ?

Est-ce que cela va augmenter le prestige de notre patrie ? le bien-être de ses habitants ? Est-ce que cela va faire affluer l'argent dans la caisse fédérale ? Ou bien est-ce que cela exercera sur notre peuple une influence toute spirituelle, idéaliste et moralisatrice ?

Dans l'espoir d'être prochainement renseigné, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, d'agréer l'assurance de ma très haute considération.

P.

(Réd.) — Nous pensions déjà que le premier correspondant n'attachait pas aux mots « mieux encore » le sens

relevé par le deuxième. Par acquit de conscience, cependant, nous le sommes allé trouver : il nous a dit les avoir pris dans une autre signification.

(*Feuille d'avis* de Neuchâtel, 8 novembre 1901).

∴

Nous signalons à nos lecteurs qui s'intéresseraient à la franc-maçonnerie la bibliothèque suivante contenant plusieurs livres rares.

Parmi les ouvrages qui composent cette importante bibliothèque, nous signalons les ouvrages suivants :

Agrippa H. Cor : Ouvrages divers.

ALBERT LE GRAND : *Les Admirables Secrets.* — ALBERT LE PETIT : *Secrets merveilleux.* — BEDARRIDES : *L'Ordre maçonnique de Misraïm.* — J. BELLOT : *Œuvre.* — D. CALMET : *Traité sur les Apparitions des esprits.* — CLAVEL : *Historique pittoresque de la F.·. M.·..* — DARUTY : *Recherches sur le rite écossais.* — DES ÉTANGS : *Archives et Œuvres maçonniques.* — ÉLIPHAS LÉVI : *Ouvrages divers.* — DE GENLIS : *Arabesques mythologiques.* — JOUAUST : *Histoire du G.·. O.·., Histoire de la F.·. M.·. en France.* — KAUFFMANN et CHARPIN : *Histoire philosophique de la F.·. M.·., — le Véritable Dragon rouge, le Grand Grimoire, physique occulte.* — MARCONIS : *Le Rameau d'or d'Eleusis.* — NAUDET : *Ouvrages sur la magie.* — PORTA : *Magiæ naturalis.* — RAGON : *Œuvres complètes sur la F.·. M.·..* — DE SAINT-ANDRÉ : *Lettres sur la magie, Lettres réponses.* — SAINT-MARTIN : *Les Erreurs et la Vérité*, etc. — SYBILLINA : *Oracula, Oracula magica Zoroastris, Oracula metrica.* — TCHOUDY : *L'Étoile flamboyante.* — LOUIS LUCAS : *La Chimie nouvelle, la Médecine nouvelle*, etc.

∴

Papus a fait le mois dernier plusieurs conférences à Mulhouse, et précédemment il avait également été à Grenoble. A Mulhouse, la principale conférence a été faite dans la salle de la Bourse devant plus de cinq cents personnes et nous en donnons le compte rendu d'après le

journal *l'Express*. On voudra bien excuser le jugemen trop flatteur porté sur la personne de notre directeur, ett que nous reproduisons intégralement.

Conférence du Dr Encausse

C'est devant une salle comble que le Dr Encaussea parlé, lundi soir, de *l'hygiène physique*, *morale* et *spirituelle* de *l'enfant*.

En voyant paraître cet homme superbe, sur la large poitrine duquel étincelait la croix d'or de *commandeur du Sceau de Salomon*, en l'entendant parler par images ou paraboles, comme le faisaient les sages de l'Orient, on éprouvait une sensation étrange, l'impression qu'il parlait par double sens, et beaucoup de personnes ont dû se demander ce qu'il a appris de nouveau, en somme sur la façon d'élever les enfants.

Il nous dit que l'enfant est une *Trinité* qui évolue comme tout dans la nature. Aux termes du 1er degré ventre-thorax-tête ayant chacun deux membres, correspondent les systèmes, *digestif* ou de nutrition, *cardiaque* et pulmonaire ou de circulation du sang, principe du renouvellement par appel d'air, cérébral ou nerveux. Ou bien pris au troisième sens, au sens psychique, l'être matériel, l'être moral et l'être intellectuel.

Chacun de ces êtres se développe simultanément et à chacun de ces états de l'évolution correspond une hygiène toute spéciale qui doit être appropriée au moment précis de l'évolution sous peine d'une rupture de l'équilibre. Pourquoi se fait-il que les fils des intellectuels sont si souvent des êtres ratés ? Parce que les parents n'ont pas maintenu l'équilibre entre les trois termes de leur trinité. On devrait faire revivre cette règle qui voulait qu'en Israël tout homme ait un métier. Il faudrait aussi que toute femme apprenne le métier de la femme à fond afin d'être en état de diriger son ménage et de bien élever ses enfants.

Le petit enfant n'est d'abord qu'un *tube digestif* pour la nutrition duquel *rien ne peut remplacer le lait de sa mère*. Tous les excitants lui sont nuisibles, même la viande, le vin et surtout l'alcool. Mais ce dont il a besoin, autant que de nourriture, c'est d'un air aussi pur que possible et de la lumière. La vie au grand air et au soleil est le meilleur moyen de détruire tous les germes qui guettent le corps affaibli pour le détruire.

Depuis qu'on sait le rôle que jouent les microbes répandus, à profusion dans les poussières surtout, on prend des précautions infinies pour s'en préserver et ce sont souvent ceux qui ont le plus peur qui succombent les premiers. La faim tue plus que les microbes. Il vaut mieux pour une bonne hygiène fortifier son corps qui est naturellement armé pour résister admirablement à tous ces principes malfaisants et pour se renouveler sans cesse avec une incroyable et mystérieuse puissance de vie qui nous maintient, toujours semblables à nous-mêmes lors même que, au bout de sept ans, toutes les cellules de notre organisme se sont transformées. La cellule épithéliale intestinale meurt après chaque digestion, il en est de même pour la cellule cérébrale et en général pour toute cellule de l'organisme. Les plus dures sont les plus durables. Il faut donc que ce renouvellement se fasse dans de bonnes conditions qui sont prescrites par l'hygiène.

Il faut que l'enfant pauvre, habitant des demeures mal aérées, soit transporté pendant un certain temps au grand air, au soleil et qu'il soit convenablement nourri. On évitera ainsi plus sûrement la tuberculose qu'avec les sanatoriums les plus coûteux.

Les parents donnent le corps à l'enfant avec toutes les qualités en germe, mais aussi avec toutes les tares de l'hérédité, au physique comme au moral. Ces qualités, on ne peut pas les créer, on ne peut que les éduquer.

La femme du peuple et la mondaine ne diffèrent que par le développement des mêmes qualités et des mêmes défauts. — C'est l'éducation qui forme le cœur, c'est-à-dire le sentiment. Pour cela personne ne remplace la mère, il peut, toutefois, arriver qu'il faille un changement de régime moral à l'enfant auquel manquent des notions d'ordre, de véracité, de ponctualité, de régularité et d'hygiène.

C'est encore ici que les Colonies de vacances rendent d'inappréciables services.

L'éducation de l'intelligence est l'affaire de l'École. Mais si l'on s'occupe énormément du jeune homme, on ne fait pas encore assez pour la jeune fille, même à Mulhouse que l'on peut citer comme la ville modèle au point de vue de l'Assistance. Il faudrait pouvoir développer l'enseignement ménager. Si le Dr Encausse n'en a pas dit grand'chose, c'est qu'il n'avait parlé que de cela toute l'après-midi avec des personnes qui se sont donné pour tâche de le développer dans notre ville de la façon la plus rationnelle. Il a parlé par contre de l'éducation morale des enfants en fixant dans la mémoire de ses auditeurs une série d'images qui ne s'effaceront plus. La portée morale n'en a échappé à personne.

Le petit Chaperon rouge représente la force de résistance aux tentations représentées par le loup, etc. C'est par ces paraboles que les plus grandes vérités morales se transmettent de génération en génération.

Le conférencier nous a donné à entendre qu'il aurait beaucoup à dire sur les *vices* correspondant *à chaque centre :* le vin pour le corps, les femmes pour le cœur et le jeu pour l'esprit ! On comprend combien la chose était délicate devant un public aussi mélangé. Il s'en est encore tiré par une parabole à double sens.

En résumé, quelles sont les règles essentielles de l'éducation morale ? Dans l'antiquité on estimait que les suivantes étaient capitales :

1° Ne jamais dire du mal des autres ;
2° Faire ce qui coûte avant ce qui plaît ;
3° Ne jamais juger.

Pythagore imposait le silence à ses disciples pour purifier leur moral. Il les mettait au régime pour purifier leur physique et méditer pour élever leur âme.

En l'entendant parler comme un disciple de Pythagore, d'Hermès, de Moïse, de Platon ou de Claude Bernard, on pouvait se demander comment le conférencier comprenait la nécessité de *la religion* dans l'éducation de l'enfant.

Nous avons été fixés en l'entendant évoquer le souvenir de l'événement le plus extraordinaire des temps modernes

au point de vue *des religions :* le congrès universel de Chicago.

Il nous rappelle, pour terminer, la phrase acceptée par les représentants de toutes les religions de l'humanité. C'est celle que toute mère doit apprendre à lire à son enfant dès que s'ouvrent son intelligence et son cœur : Notre Père qui êtes aux cieux ! c'est-à-dire la prière telle que nous la comprenons, telle que nous l'enseignons à tous nos enfants.

Comme on le voit par ce résumé forcément très incomplet, le sujet a été traité sous toutes ses faces à la satisfaction de tous. Nous ne croyons donc pas nous tromper en disant que le succès a été complet.

Le Magnétisme et la Loi

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs qu'une députation composée de MM. le Dr Encausse, président de la Société magnétique de France à Paris ; Moutin, président de la Société française d'étude des phénomènes psychiques à Paris ; Bouvier, directeur de la *Paix universelle*, à Lyon ; Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, à Paris ; Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, à Paris ; Mouroux, magnétiseur à Angers, ont remis, le lundi, 23 décembre, entre les mains de M. Guillemet, député de la Vendée et questeur de la Chambre des députés, la pétition suivante, revêtue de 69.540 signatures, qui forme un premier dépôt du pétitionnement en cours, et dont acte a été donné par l'*Officiel* du mardi 24 décembre dernier.

MESSIEURS LES SÉNATEURS, MESSIEURS LES DÉPUTÉS,
MESSIEURS,

Permettez-nous d'attirer votre attention sur la situation anormale et à beaucoup d'égards contradictoire que crée aux masseurs et magnétiseurs la loi votée le 30 novembre 1892, sous la pression du corps médical.

Le massage et le magnétisme pourraient être souvent d'heureux auxiliaires de la médecine, tandis qu'un antagonisme les sépare.

La médecine applique des remèdes, le magnétisme a pour toute pharmacie la puissance de la volonté tendue sur un mal déterminé avec l'intention de le détruire. Le masseur, après des études anatomiques spéciales, remet dans leur état normal les nerfs et les muscles altérés par des accidents.

Le Corps médical ne peut nier que, là où la science a échoué, le magnétisme a réussi.

En présence de ces faits, il est logique de demander l'inscription dans la loi du passage contenu dans l'exposé des motifs, déclarant que le massage et le magnétisme ne sont pas défendus, du moment où masseurs et magnétiseurs n'ordonnent pas de médicaments.

Interdire aux masseurs et magnétiseurs l'exercice de leurs facultés curatives serait synonyme de l'interdiction de la liberté de penser.

Nous ne doutons pas, Messieurs, que, si nous réussissons à attirer votre attention sur ces faits, votre sympathie sera acquise à une cause humanitaire.

Veuillez agréer, Messieurs les Sénateurs et Messieurs les Députés, l'assurance de notre considération distinguée.

Dr Anulphy fils, à Nice, directeur du *Courrier du Soir*, Paris ; Dr Bertrand-Lauze, conseiller général du Gard ; Dr Boucher de Saint-Servan ; Dr Bourrat, chirurgien de marine ; A. Bouvier, directeur de la *Paix universelle*, Lyon ; Brothier de Rollière, ingénieur, expert-conseil, Paris ; Jacques Brieux, auteur dramatique, Paris ;

Dr Canteteau, aux Sables-d'Olonne ; G. Maurice Champeaux, avocat et publiciste, à Paris ; Dr Charvillat, à Clermont-Ferrand ; Dr Combes, Paris ; Comby, avocat à Paris ; comte de Constantin, président du congrès magnétique international de 1889, Paris ; Cordier, avocat, ancien député, Paris ; Dr Cruchaudeau, de Paris ;

Gabriel Delanne, ingénieur, directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme ;* Dr Deneuve, Paris ; Léon Denis, conférencier, président du congrès spirite et spiritualiste international de 1900, à Tours ; Dur-

ville, directeur de l'Ecole pratique de massage et de magnétisme, Paris; Dr Dusart, à Saint-Amand-les-Eaux (Nord); Dr Duz, à Asnières (Seine);

Dr Encausse, président de la société magnétique de France, Paris; Dr Fabre, à Villeneuve-la-Guyarc (Yonne); Eugène Farcy, ancien officier supérieur de la marine en retraite, ancien député, Paris; Camille Flammarion, astronome; Fabius de Champville, publiciste, directeur de l'*Echo du IXe arrondissement*, délégué du Syndicat de la presse spiritualiste de France, Paris;

Gaillard, avocat, ancien député, à Avignon (Vaucluse); Dr Fernand Gaucher aux Sables-d'Olonne; Dr Gaudin, aux Sables-d'Olonne; Dr Gloppe, à Roanne (Loire); Grébauval, ancien président du Conseil municipal de Paris; Grouart, avocat à Paris;

Harmois, jurisconsulte à Paris; Dr Haas, ancien député de Metz au Reichstag, à Nancy; Dr Heiser, Paris; Hénault, délégué du Syndicat des masseurs et magnétiseurs, Paris; Dr Hermann, Paris; Hubert, licencié en droit à Loudun; Clovis Hugues, député de la Seine;

Labrousse, officier en retraite; Dr Lalande, à Lyon (Rhône); Laloge, député de Paris; Dr Landry, à Amboise (Indre-et-Loire); Dr Lassallette, à Pau; Dr Laurent, à Vernou (Eure); Jules Lermin a, homme de lettres: Dr Liégeard, à Bellême (Orne); Julien Loisel, chimiste;

Dr Madeuf, Paris; Dr Mélik, aux Sables-d'Olonne; Gaston Méry, conseiller municipal, Paris; Daniel Metzger, professeur; G. Montorgueil, homme de lettres, Paris; Dr Moutin, président de la Société française d'étude des phénomènes psychiques, à Paris; Mouroux, magnétiseur, à Angers;

Dr Nègre, à Saint-Mandé;

Dr Palas, aux Sables-d'Olonne; Dr Pardou, à Paris; Dr Pau de Saint-Martin, à Paris; Pillet, ingénieur des Arts et Manufactures, Paris; Dr Potier, conseiller à Jard (Vendée);

Albert de Rochas; Ernest Roche, député, Paris; Dr Camille Rouanet, à Castres;

Dr Albert Salivas, à Paris; Paul Seuffert, médecin-vétérinaire, lauréat des écoles d'Alfort et de la Société cen-

trale de médecine-vétérinaire de Paris; Dr Speckman, à Pau ; Dr Surville, à Toulouse;

Dr Thorion, à Hannonville (Meuse); Dr Toussain, à Argenteuil (Seine-et-Oise) ; Edward Troula, propriétaire à Eauze (Gers);

Albin Valabrègue, publiciste, Paris ; Emmanuel Vauchez, ancien secrétaire général de la Ligue de l'Enseignement aux Sables-d'Olonne; Dr Zabé, à Paris.

Bibliographie

Le Merveilleux et l'homme coupé en morceaux, par A.-J. Maresthan. — Ceci est le titre d'une brochure curieuse et fort bien rédigée, qui est le compte rendu d'une série d'enquêtes faites auprès de voyants pour avoir quelques éclaircissements sur la mystérieuse affaire qui a fait tant de bruit, et qui est restée une énigme.

Notre reporter a tout essayé: somnambules, médiums, tables tournantes, miroir magique, psychométrie, tous les procédés de divination y passent, et la lecture de leur récit ne manque pas d'intérêt, car ils sont discutés avec beaucoup d'impartialité et de logique : de plus, un chapitre spécial a très bien exposé la théorie de la clairvoyance, et le tout a une note charmante de poésie, un « paysage de morgue », entre autres, est un morceau du meilleur choix.

Mais en somme, au point de vue judiciaire, le résultat de ces enquêtes est à peu près nul : quelques descriptions de la scène du crime, des impressions, montrant le plus ou moins de lucidité des expérimentateurs, mais rien d'important, comme fait nouveau, à part quelques récits purement imaginatifs, et du reste contradictoires, de somnambules « extra-lucides ».

Un fait est digne de remarque : L'auteur, entre autres visites, va chez « Julia », dont les lecteurs de l'*Initiation* ont pu lire quelques exploits : il la questionne d'abord sur des sujets d'ordre privé et reçoit complète satisfaction; de plus, il ressent cette même impression de

confiance et de sérénité qu'ont subie tous ceux qui ont eu le plaisir de lui causer.

Mais, lorsqu'il aborde l'affaire de l'homme coupé en morceaux, Julia refuse de dire quoi que ce soit qui puisse amener la découverte des auteurs du crime : on a l'impression bien nette, cependant, qu'elle le pourrait, impression qui est une certitude pour ceux qui la connaissent.

Pourquoi donc ce refus de révéler ce que, semble-t-il, la société aurait intérêt à connaître ?

Une pensée cueillie dans un livre admirable, *Esquisse du Tout universel*, semble répondre à cette question ; la voici : « Un vrai croyant en Jésus, une fois purifié, n'est jamais accusateur dans la vie éternelle. »

Cette simple remarque pourrait être la source de bien des réflexions sur la justice et les châtiments, mais ce n'est pas ici le lieu de leur donner cours, et nous terminerons en recommandant vivement la lecture de cette brochure dont l'auteur n'a pas voulu faire œuvre de policier, mais une simple expérience qui ne manque pas d'originalité.

LIVRES REÇUS

Albert Jounet. — *Rédemption sociale*, 1 vol. in-8.

Sar Peladan. — *Traité des antinomies*. Métaphysique. 1 vol. in-8, 6 francs. Compte rendu prochainement.

Themanlys. — *Les Ames vivantes*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, chez Ollendorf.

Excellent ouvrage vivement recommandé.

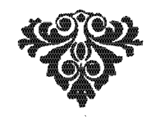
PETITE CORRESPONDANCE

Edouard L. — Voici d'après Baren (*Initiation*, mars-avril 1895) les formules des planètes en éléments :

♄ diurne : Air-Feu	♄ nocturne : Terre-Feu
♃ diurne : Feu-Terre	♃ nocturne : Air-Terre
♂ diurne : Feu-Eau	♂ nocturne : Eau-Terre
♀ diurne : Eau-Feu	♀ nocturne : Terre-Eau
☿ diurne : Air-Eau	☿ nocturne : Terre-Air
☉ diurne : Feu-Air	☾ nocturne : Eau-Air

Le premier terme de chacun des douzes couples étant l'élément basique.

M. Selva donnera dans son troisième livre la méthode de construction des thèmes demandée ; elle sera en effet différente de celle de Haatan. Quant au procédé de Monteregio, il serait très long à expliquer. Vous pouvez écrire directement à M. Selva, aux soins de M. Bodin, éditeur, 43, quai des Grands-Augustins, VIe.



Le Gérant : Encausse.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

AVIS A NOS LECTEURS

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'***Ordre Martiniste.**

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF,** 50, *Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de **7 francs**

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de **7 francs.**

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** *au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Paris-Tours — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.